

# les sales 7021RS



du  
**11** **Septembre**

**2001 - 2015**

**14<sup>ème</sup> anniversaire**

# ***JFK/11 Septembre***

## **50 ans de manipulations**

***de Laurent Guyénot***

<http://www.kontrekulture.com/produit/jfk11-septembre-50-ans-de-manipulations>

Dans cet essai passionnant d'une grande richesse, fruit de trois années de recherches, Laurent Guyénot s'intéresse à « l'histoire profonde » des États-Unis durant ces cinquante dernières années. Par histoire profonde, il faut entendre les décisions et activités occultes qui déterminent les grands événements historiques.

Cette histoire s'oppose souvent à l'histoire officielle, car elle est bien moins glorieuse et beaucoup plus « perverse ». Dans cette histoire de cinquante ans de manipulations de toutes sortes, Laurent Guyénot s'appuie sur les archives secrètes, les témoins et les « dénonciateurs » pour nous faire découvrir une autre réalité des faits.

De l'assassinat du président Kennedy, le 22 novembre 1963, jusqu'au 11 septembre 2001, Laurent Guyénot éclaire les grands événements de ces cinquante dernières années : la baie des Cochons, la Guerre froide, la guerre du Viêt Nam, Bush père et fils, l'Afghanistan, l'Irak, al-Qaïda...

Les règles de Laurent Guyénot sont la fluidité de la narration, l'exactitude et la précision. L'essentiel du livre est constitué de faits avérés et tous sourcés. Toute rumeur infondée a été exclue.





# La double imposture du 11 Septembre

## Partie 1 : L'opposition contrôlée et les whistleblowers bidons

### Note de la rédaction

*Le texte suivant a servi de base à Laurent Guyénot pour sa conférence du 14 septembre 2014 à Strasbourg.*

**« La violence trouve son seul refuge dans le mensonge, et le mensonge son seul soutien dans la violence [1]. » Alexandre Soljenitsyne**

**« Avec le mensonge, patiemment appris et pieusement exercé, si Dieu nous assiste nous arriverons à dominer ce pays et peut-être le monde : mais cela ne pourra se faire qu'à la condition d'avoir su mentir mieux et plus longtemps que nos adversaires [2]. » Primo Levi**

### Introduction

L'un des intérêts du 11 Septembre est qu'il a introduit une véritable cassure dans l'opinion publique, un gigantesque fossé entre ceux qui acceptent – peu ou prou – la thèse officielle et ceux qui la rejettent, au point que, du point de vue des seconds, toute personne qui émet des opinions sur la politique internationale tout en admettant le mensonge officiel sur le 11 Septembre n'est tout simplement plus crédible.

Cela ne veut pas dire qu'en découvrant la « vérité sur le 11 Septembre », on passe des ténèbres à la lumière, du mensonge à la vérité pure. Il y a en effet au sein de la communauté des chercheurs de la « vérité sur le 11 Septembre » beaucoup d'incertitude, beaucoup de confusion et beaucoup d'hostilité. Se contenter de dire que Ben Laden n'est pour rien dans les attentats est assez peu risqué. Mais quiconque veut aller plus loin avance sur un terrain semé d'obstacles, de mines et de panneaux trompeurs. Il prend nécessairement le risque de se tromper. Je n'échappe pas à la règle.

La quête sur la « vérité du 11 Septembre » est une œuvre collective. C'est sa seule chance de réussite, car la manipulation qu'elle combat est aussi une œuvre collective, une machine extrêmement complexe et efficace. Personne n'a les moyens de déjouer à lui tout seul tous les tours pervers qui l'attendent dans sa quête. Signaler une erreur, une fausse piste, une fausse citation, un faux document déclassifié, un témoignage suspect, qu'a pu relayer un chercheur sincère n'est donc pas lui faire du tort ; c'est simplement contribuer par le débat à cette quête collective. Et donc je serai moi-même reconnaissant à ceux qui me signaleront et me démontreront mes propres erreurs. Dans cet article, je pars de faits troublants qui demandent explication, et en guise d'explication, j'avance des hypothèses, pas des certitudes. Je n'ai aucune expertise particulière, et sur certaines questions, je suis loin d'être suffisamment informé.

En pratique, la quête de la vérité est une chasse aux mensonges. Il faut aborder chaque information avec un doute systématique. C'est une démarche inconfortable, un peu paranoïaque, mais qui s'impose dès lors qu'on a mesuré le niveau de machiavélisme des « élites cognitives » (Gilad Atzmon) qui sont à l'origine du 11 Septembre et qui, à travers ce coup de poker menteur, espèrent rafler la suprématie mondiale. Les maîtres du mensonge ne se contentent pas de mentir au premier degré. Ils infiltrent et contaminent la dissidence, soit pour la fourvoyer, soit pour la discréditer.

Par conséquent, lorsqu'un doigt est pointé vers un suspect, il faut chercher à savoir à qui appartient le doigt et, parfois, pointer à notre tour le doigt sur le désinformateur. C'est un jeu périlleux, et qui vous vaut inévitablement d'être à votre tour pointé du doigt. Mais c'est la seule méthode pour s'y retrouver dans le labyrinthe de fausses pistes qui a été construit autour du 11 Septembre. On ne peut se contenter d'accepter une information simplement parce qu'elle nous fait plaisir, parce qu'elle conforte notre vision des gentils et des méchants ; il faut la vérifier, la rejeter si elle n'est pas vérifiable, et s'interroger sur sa fonction si elle se révèle bidon.

Il existe aujourd'hui trois thèses dominantes sur les auteurs des attentats du 11 Septembre :

- ▶ 1. *Islam Job* : la thèse gouvernementale qui attribue les attentats au terrorisme islamique, et à Ben Laden en particulier ;
- ▶ 2. *Inside Job* : la thèse majoritaire dans la mouvance contestataire, qui accuse l'administration américaine ;
- ▶ 3. *Mossad Job* : la thèse minoritaire de cette même mouvance, qui fait figure de contestation dans la contestation, et qui incrimine un réseau sioniste proche du Likoud.

Il existe des variantes de chaque thèse et des positions intermédiaires ou transitoires, mais trois camps s'affrontent clairement aujourd'hui : le premier traite le second de conspirationniste, et le second traite le troisième d'antisémite, chacun justifiant ainsi son refus de répondre aux arguments qu'on lui oppose. Reconnaître cette réalité de terrain, c'est-à-dire dépasser la vision bipolaire d'une guerre de l'information entre menteurs officiels et *9/11 truthers*, pour s'intéresser au débat (ou l'absence de débat) entre *inside-jobbers* et *mossad-jobbers*, est le premier pas d'un changement de paradigme en « 11-septembrologie ».

Cet article adopte comme point de vue la troisième thèse. Je fais partie du nombre grandissant de gens qui, après des milliers d'heures de recherche, sont parvenus à la conviction que l'opération du 11 Septembre a été orchestrée par un réseau sioniste, dans le but d'entraîner les États-Unis dans une « guerre contre le terrorisme » de leur invention, dont le seul bénéficiaire ultime sera Israël. Car pour Israël, comme l'a immédiatement compris Benjamin Netanyahu, les attentats du 11 Septembre, « *C'est très bon. [...] Ça va générer une sympathie immédiate, [...] renforcer le lien entre nos deux peuples* [3]. »

Je ne vais pas faire ici l'inventaire des indices incriminant Israël ; je renvoie le lecteur à mon livre *JFK-11 Septembre : 50 ans de manipulations* et à mes articles antérieurs. Le sujet du présent article n'est pas la vérité sur le 11 Septembre – qui a fait quoi et comment –, mais plutôt la guerre de l'information sur le 11 Septembre : qui dit quoi et pourquoi ?

On peut remarquer d'emblée que les thèses 1 et 3 incriminent chacune une puissance extérieure aux États-Unis, contrairement à la thèse 2. Avant tout examen des preuves, une thèse du type *outside job* est naturellement plus crédible que la thèse *inside job*. Il y a quelque chose de monstrueux dans l'idée qu'un État trompe et terrorise ses propres citoyens et en sacrifie des milliers dans le but de déclencher une série de guerres qui ne sont même pas dans son intérêt. Par comparaison, l'idée qu'une puissance étrangère attaque les États-Unis en accusant une tierce puissance paraît presque « de bonne guerre ». Cette remarque est importante car elle conduit à s'interroger sur les moyens déployés pour convaincre la dissidence d'adopter massivement la thèse 2 plutôt que la thèse 3, a priori beaucoup plus crédible. C'est l'une des questions à laquelle nous allons essayer de répondre.

L'hypothèse que les véritables cerveaux de l'opération ont agi pour le compte d'Israël n'implique pas que l'administration de Bush Junior est innocente. La thèse 3 admet que la thèse 2, au contraire de la thèse 1, n'est pas complètement fautive et repose sur des éléments probants. Mais elle prétend également que les défenseurs de la thèse 2 exagèrent la portée de ces éléments tout en occultant les éléments incriminant Israël. La question qui se pose est dans quelle mesure cette démarche est intentionnelle, c'est-à-dire dans quelle mesure la thèse 2 constitue une « opposition contrôlée » destinée à recouvrir la vérité de la thèse 3.

Poser ce type de question, ce n'est pas soupçonner d'hypocrisie toute personne défendant une thèse erronée ou incomplète. La majorité des gens qui adhèrent à telle ou telle thèse le font sincèrement. Je suis moi-même passé par les trois cases en toute sincérité. On peut en revanche partir du principe que ceux qui maintiennent les masses dans l'erreur avec persévérance se situent dans le mensonge. D'une manière générale, il est légitime de s'interroger sur les motivations de ceux qui créent les mouvements d'opinion, et sur l'origine des moyens dont ils disposent. Et lorsque leur mensonge est prouvé, on doit en tirer des conclusions logiques.

En première partie, nous allons démontrer que le mensonge n'est pas l'apanage de la thèse officielle. Il ne suffit pas qu'une personne s'oppose au mensonge officiel pour qu'elle mérite automatiquement notre confiance aveugle. Le but des deux exemples qui suivent est, d'une part, d'inciter à l'esprit critique vis-à-vis des thèses dissidentes, d'autre part, de montrer la nécessité d'un nouveau paradigme pour tenir compte des couches successives de mensonges élaborées autour de la vérité. Nous poserons les bases théoriques de ce nouveau paradigme dans une seconde partie. Il s'agira forcément d'un modèle réducteur, une hypothèse de travail.

Puis, dans une troisième partie, nous verrons si ce nouveau paradigme permet de résoudre certaines questions techniques délicates qui divisent les chercheurs de la vérité sur le 11 Septembre. Enfin, je conclurai en suggérant que ce paradigme possède une portée plus large que le 11 Septembre, et correspond à une stratégie globale du sionisme.

## I. L'opposition contrôlée et les *whistleblowers* bidons

### Exemple 1 : Bob Graham

Comme je l'ai dit, les trois thèses ne sont pas totalement incompatibles. On peut par exemple se positionner entre les thèses 2 et 3, en imaginant une collusion entre des intérêts américains et des intérêts israéliens (je montrerai toutefois qu'une telle solution crée autant de problèmes qu'elle en résout). Il existe également un positionnement intermédiaire entre les thèses 1 et 2, qui admet la culpabilité de Ben Laden mais accuse l'administration américaine de complicité. C'est ce qu'on peut nommer la « contestation molle ».

Cette thèse, représentée en France par Éric Laurent avec son livre *La Face cachée du 11 Septembre* (2004), s'appuie largement sur le témoignage du sénateur Bob Graham, qui en tant que président du Senate Intelligence Committee fut membre de la Commission gouvernementale sur le 11 Septembre. Dans son livre *Intelligence Matters : The CIA, the FBI, Saudi Arabia, and the Failure of America's War on Terror* (Random House, 2004), et dans des articles, interviews et conférences, Graham prétend que la Commission aurait été informée que des « preuves » existaient d'un financement d'Al-Qaïda par des membres de la famille princière saoudienne, mais que 28 pages sur ce sujet auraient été censurées par l'administration dans le rapport final, en raison de « l'amitié spéciale entre la famille royale et les plus hautes sphères de notre gouvernement national [circonvolution pour désigner le président Bush] [4]. » Cette accusation a été reprise par Michael Moore dans son documentaire *Fahrenheit 9/11*, lauréat de la Palme d'or du Festival de Cannes 2004.

### Bob Graham dans l'émission *Democracy Now* en septembre 2011 (en anglais non-sous-titré) :

Dans la mesure où la culpabilité de Ben Laden est un mensonge, il va de soi que la complicité des Saoud en est un second, emboîté dans le premier, et cela, indépendamment de l'existence ou non des 28 pages censurées. Remarquons que même dans le cadre de la culpabilité de Ben Laden, la complicité des Saoud est totalement invraisemblable. Les Saoud ont déchu Oussama Ben Laden de sa nationalité en avril 1994, exaspérés par ses accusations contre la présence militaire américaine sur la terre sainte de l'islam depuis la Première Guerre du Golfe. Ben Laden appelle ouvertement au renversement de la monarchie saoudienne et, en 1998, il a admis son rôle dans l'attentat du 13 novembre 1995 contre le quartier général de la Garde Nationale à Riyad. Oussama Ben Laden, ostracisé par sa propre famille, est l'ennemi juré des Saoud. Pour quelle raison ces derniers auraient-ils comploté avec lui contre les États-Unis, leur allié de toujours ? « *La réponse que j'ai trouvée, écrit Graham en 2011, est : la survie – la survie de l'État et la survie de la dynastie Saoud.* » Les princes saoudiens auraient aidé Ben Laden pour éviter qu'il ne fomente une révolte à l'intérieur de leur propre pays. Quiconque veut nous faire avaler une telle absurdité ne peut être qu'un agent de désinformation. Loin d'être l'homme intègre qui refuse de se taire et de jouer le rôle qu'on veut lui faire jouer, Graham joue bel et bien un rôle assigné d'avance. La question est : qui a écrit son script ? Question facile : Bob Graham est le frère de Philip Graham, époux défunt de l'héritière d'Eugene Meyer, fondateur du Washington Post, lequel est avec le New York Times le plus puissant agent d'influence sioniste dans l'opinion publique américaine. En citant dans son interview à PBS en décembre 2002, « *des preuves que des gouvernements étrangers ont contribué à faciliter les activités d'au moins certains des terroristes aux États-Unis* [5], » Graham cherche à détourner l'attention du seul gouvernement étranger dont les liens avec les faux terroristes sont avérés (par la présence d'une trentaine d'agents israéliens à Hollywood, Floride, où résidaient quinze des supposés terroristes) [6].

On voit donc deux niveaux de mensonge. Premier niveau : le rapport de la Commission qui incrimine Ben Laden. Second niveau : les 28 pages censurées qui incriminent les Saoud. La mise en accusation de l'Arabie saoudite n'est qu'une dissidence factice, une mise en scène préméditée. Elle est en effet inscrite dans le scénario même de l'opération sous fausse bannière, par la présence de 15 Saoudiens sur la liste des 19 prétendus pirates de l'air. Pourquoi un tel choix, si ce n'est pour se donner à l'avance une ligne d'accusation et de pression contre le régime saoudien ? Mais pourquoi s'en prendre spécialement à ce pays, qui est le meilleur allié historique des États-Unis au Moyen Orient [7] ? Quelqu'un, au sein de l'État américain, cherche-t-il à nuire à cette relation en faisant passer les Saoudiens pour des traîtres ?

Affirmatif : la trahison saoudienne est un thème de prédilection des néoconservateurs. C'est David Wurmser, au département d'État sous Bush Junior, qui ouvrit les hostilités dès le mois d'octobre 2001 dans le *Weekly Standard* (le principal organe de presse néoconservateur), avec un article sur « *The Saudi Connection* » où il prétendait que « *Ousama Ben Laden est bien plus proche de la famille royale des Saoud que vous le pensez* », et qu'en définitive, c'est la famille Saoud qui est derrière l'attentat du 11 Septembre [8]. Le Hudson Institute, l'un des bastions du néoconservatisme (co-fondé par Max Singer, aujourd'hui directeur de recherche à l'Institute for Zionist Strategies à Jérusalem), mène depuis longtemps une virulente campagne de diabolisation de la dynastie saoudienne. L'un de ses membres, le néoconservateur franco-américain Laurent Murawiec, est l'auteur de plusieurs ouvrages de cette veine, dont *Princes of Darkness : the Saudi Assault on the West* (2005). Dans leur livre paru en 2003, *An End to Evil : How to Win the War on Terror*, Richard Perle, éminence grise du Pentagone, et David Frum, rédacteur des discours du président Bush Junior, affirment que « *les Saoudiens se qualifient comme membres de l'axe du mal* », et ils implorèrent le président Bush de « *dire la vérité sur l'Arabie saoudite* », à savoir que ses amis saoudiens financent Al-Qaïda [9].

L'insinuation un peu lourde contre le président Bush est bien la preuve qu'une guerre de l'information se joue entre les néoconservateurs et la Maison Blanche, dans les années qui suivent immédiatement le 11 Septembre. En affirmant que la piste saoudienne a été étouffée en raison de l'amitié entre les Bush et les Saoud, Graham et les néoconservateurs mettent Bush sur la défensive et font peser sur lui la menace d'un déchaînement médiatique. Les liens d'affaire tissés par les Bush avec l'Arabie saoudite sont en effet de notoriété publique. Ils remontent à 1976, lorsque George Bush père était directeur de la CIA [10], mais se sont approfondis à la faveur de la Première Guerre du Golfe, qui permit au président Bush père de se poser en protecteur de l'Arabie saoudite. Depuis cette époque, les Bush sont très proches de Bandar ben Sultan Al Saoud, un membre de la famille royale, ambassadeur aux États-Unis de 1983 à 2005 [11], surnommé Bandar Bush. Le groupe Carlyle, dont George Bush père est l'un des principaux actionnaires, s'est lié notamment avec un neveu du roi Fahd. Un scandale éclate en mars 2001, lors d'une visite de Bush père en Arabie saoudite, en tant que responsable du groupe Carlyle. La nature de sa rencontre avec le roi Fahd suscite des interrogations : rencontre diplomatique, voyage d'affaires privées, ou les deux à la fois ? L'ancien président rencontre également à cette occasion la famille Ben Laden, en affaire avec Carlyle depuis 1990.

#### **Extrait du documentaire *Fahrenheit 9/11* de Michael Moore (2004) sur les Bush, les Ben Laden et le Groupe Carlyle :**

Parce que les Bush sont en affaire avec les Ben Laden, il est improbable qu'ils aient été consultés pour le choix d'Oussama Ben Laden comme bouc émissaire du 11 Septembre. Mais surtout, s'ils avaient été impliqués dans la préparation de l'opération, auraient-ils donné leur accord pour qu'elle ait lieu le 11 septembre, date prévue de l'assemblée annuelle du groupe Carlyle à Washington ? En effet, ce jour-là, Bush père et Shafiq Ben Laden, le demi-frère d'Oussama, se retrouveraient à cette réunion, avec plusieurs centaines d'autres investisseurs. Les attentats et la désignation quasi immédiate d'Oussama Ben Laden comme coupable semèrent la panique parmi eux. Dans la semaine suivante, malgré l'interdiction de vol maintenue par la FAA (Federal Aviation Administration), le Président autorisera un Boeing 747 de la compagnie Saudi Arabian Airlines à quitter les États-Unis, emportant 140 Saoudiens, dont Shafiq Ben Laden et une vingtaine d'autres Ben Laden [12]. Ces nouvelles, rendues publiques et particulièrement bien exploitées par Michael Moore, causèrent un grand embarras au président Bush et à sa famille. Il paraît évident que la date de l'opération a été choisie, non seulement à l'insu des Bush, mais dans le but précis de les mettre en difficulté et d'exercer sur eux un chantage. Est-il concevable que le 11 Septembre ait été conçu par les néoconservateurs d'une façon qui permette non seulement d'incriminer ouvertement Ben Laden, mais aussi d'incriminer potentiellement les Bush, ou tout au moins les mettre dans l'embarras pour les neutraliser ?

Avant de répondre, intéressons-nous aux relais médiatiques des accusations contre les Saoud. Curieusement, on les trouve moins chez Fox News qu'à l'autre extrémité du spectre médiatique. Graham fait ses révélations sur *Democracy Now*, la très respectée chaîne Internet d'information fondée par Amy Goodman, icône du journalisme de la gauche radicale anti-guerre. Wikipedia nous informe que « *Amy Goodman, petite-fille d'un rabbin orthodoxe, se décrit comme une juive laïque. Une partie de sa famille est morte au cours de la Shoah* » (cette dernière info est curieusement absente de l'article en anglais). Voilà qui ne nous renseigne nullement. Plus significatif est le fait qu'un de ses invités les plus fréquents est Noam Chomsky.

Comme Chomsky, Goodman appartient au club des *gatekeepers* : leur discours passe pour de la dissidence, et pourtant ils défendent le postulat de la thèse officielle qui attribue à Ben Laden les attentats du 11 Septembre. L'un de leurs rôles est d'attirer les sceptiques dans une nasse, pour les maintenir éloignés d'une remise en question trop radicale de la thèse officielle.

Bob Graham n'est qu'un exemple parmi d'autres *insiders* jouant les dissidents en focalisant les soupçons sur les Bush, sans remettre en cause le Gros Mensonge officiel (la responsabilité de Ben Laden et d'Al-Qaïda). Dans cette catégorie rentre également Richard Clarke, qui occupe un poste de responsable du contre-terrorisme sans interruption depuis l'administration Reagan jusqu'à celle de Bush junior. Ce Terror Czar, comme on le surnomme, prétend dans son best-seller *Against All Enemies* (2004), qu'avant le 11 Septembre Bush a fait la sourde oreille à ses avertissements répétés sur les dangers d'Al-Qaïda, et surtout « révèle » que, dès le 12 septembre, le président Bush lui demanda de fournir les preuves d'un lien entre Saddam Hussein et les attaques. Lorsque Clarke lui transmet un rapport concluant qu'il n'y avait aucun lien, ce rapport aurait été retourné avec la mention « à actualiser et soumettre à nouveau », sans indication que le Président l'avait lu [13]. Clark attribue donc l'obsession d'attaquer l'Irak à Bush junior (qui aurait été habité par la mission de finir le boulot de son père). Comme on peut s'y attendre, Clarke est l'invité d'Amy Goodman sur *Democracy Now*. Mais Gwenyth Todd, parmi d'autres authentiques dissidents, considère qu'il est en réalité l'un des principaux conspirateurs du 11 Septembre et rappelle qu'il fut soupçonné d'avoir espionné pour Israël sous l'administration Clinton [14].

Autre exemple probable d'*insiders* chargés d'alimenter les soupçons sur l'administration Bush, et invité à ce titre par Amy Goodman sur *Democracy Now* : le général Wesley Clark, ancien commandant de l'OTAN en Europe (il orchestra la campagne au Kosovo en 1999). Comme Bob Graham et Richard Clarke, Wesley Clark se présente comme une sorte de *whistleblower* ayant décidé de révéler au public une vérité cruciale occultée par le pouvoir. Il rapporte dans son livre *Winning Modern Wars* (2003) une conversation avec un haut-gradé du Pentagone qui, deux mois après le 11 Septembre, lui aurait révélé qu'on avait décidé en haut-lieu d'attaquer sept nations en cinq ans, « en commençant par l'Irak, puis la Syrie, le Liban, la Libye, la Somalie, le Soudan et pour finir l'Iran [15] ». Clark précise que l'officier en question lui aurait montré un mémorandum classifié détaillant le plan, et que celui-ci avait été incapable de donner une raison pour ces agressions planifiées, autre que le fait que « nous avons une bonne armée » et « quand on n'a qu'un marteau, tout problème doit ressembler à un clou [16] ». Avec une étrange désinvolture, Clark accuse ainsi à demi-mots le complexe militaro-industriel, en suggérant que la fin se confond ici avec les moyens : la guerre servirait avant tout à faire fonctionner les armes.

### **Wesley Clark sur *Democracy Now* en 2007 :**

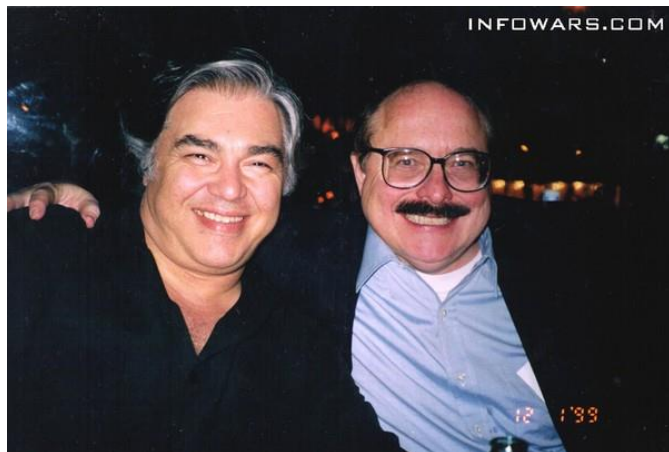
Comme pour les 28 pages censurées dont parle Bob Graham, nous sommes censés croire Clark sur parole concernant l'existence du mémo top-secret. De son vrai nom Kanne, Welsey Clark est le fils de Benjamin Jacob Kanne et le petit-fils de Jacob Kanne (inscrit Kohen sur sa pierre tombale), lui-même né d'un juif biélorusse émigré aux États-Unis et se considérant comme l'héritier d'une lignée de rabbins [17]. Dans ce cas, Clark ne peut ignorer que les « Sept Nations » ennemies d'Israël sont un thème récurrent de la Torah, inculqué aux écoliers israéliens dès l'âge de neuf ans. Selon Deutéronome 7, Yahvé livrera à Israël « sept nations plus grandes et plus puissantes que toi. [...] Yahvé ton Dieu te les livrera, elles resteront en proie à de grands troubles jusqu'à ce qu'elles soient détruites. Il livrera leurs rois en ton pouvoir et tu effaceras leur nom de dessous les cieux » (voir aussi Josué 24.11). Doit-on croire à une coïncidence dans le fait que les stratèges du Pentagone auraient ciblé précisément sept nations à abattre au Moyen Orient ? Sont-ils inconsciemment inspirés par Yahvé Sabaoth, le Dieu des armées de l'Ancien Testament ? Ou faut-il plutôt admettre que Clark se moque très subtilement du monde, en faisant porter au Pentagone la responsabilité d'un plan de destruction du Moyen-Orient tout en indiquant de façon cabalistique que le plan est biblique, donc sioniste ? Le doute est permis [18].

Résumons : si vous êtes crédule et faites confiance aux médias institutionnels, vous pensez que l'invasion de l'Irak est motivée par les « armes de destruction massives » de Saddam, et/ou que les États-Unis livrent au Moyen-Orient une « guerre contre le terrorisme ». Si vous êtes sceptique et faites confiance au journalisme alternatif et dissident incarné par Amy Goodman, Noam Chomsky, Michael Moore et bien d'autres, vous pensez que les États-Unis détruisent des États au Moyen-Orient pour le pétrole. Dans les deux cas, vous vous êtes fait avoir. Tel est le principe du « double mensonge », l'équivalent médiatique du « double lien » psychologique qui paralyse la pensée.

Si vous vous libérez du mensonge officiel, vous vous retrouvez dans un second mensonge ; un mensonge plus difficile à briser, parce que vous avez maintenant investi votre confiance en ceux qui vous ont tiré hors du premier mensonge en vous appâtant par un morceau de vérité.

L'opposition contrôlée accepte la culpabilité de Ben Laden dans le 11 Septembre – le Gros Mensonge – mais évoque des complicités saoudiennes ou américaines, jamais israéliennes. Le débat est truqué. Le principe est comparable à un match de catch. Les rôles sont décidés d'avance. Plus le combat semble violent, mieux cela vaut. Mais c'est une violence illusoire : tous les coups sont permis, sauf ceux qui blessent véritablement. L'important est que le public garde les yeux rivés sur ce combat, et ne se laisse pas distraire par le vrai sujet. Le vrai sujet, l'enjeu crucial de notre époque, c'est le suprémacisme sioniste et son rôle dans les guerres mondiales passées, présentes et à venir. C'est le sujet qui ne doit pas être abordé. C'est à cela que veillent les sponsors de l'opposition contrôlée, qui contrôlent également le discours dominant des grands médias. Le but, au fond, est d'occuper le terrain, la totalité du terrain si possible, y compris celui de l'antisionisme, par ceux que Gilad Atzmon nomme les « antisionistes sionistes ».

Aux États-Unis, l'opposition contrôlée s'applique à entretenir la mauvaise conscience de l'Amérique jusqu'à un point névrotique, l'accusant de tous les malheurs du monde. Cela permet de faire passer l'expansionisme d'Israël pour une manifestation de l'impérialisme américain. Israël, en effet, ne serait que la tête de pont de Washington au Moyen-Orient ; un discours qui, cependant, a de plus en plus de mal à passer. Depuis le 11 Septembre, cette même gauche anti-américaine met également les crimes de l'islamisme radical sur le compte de l'impérialisme américain. Pour Howard Zinn, comme pour Noam Chomsky, la question n'est pas qui est responsable des attentats du 11 Septembre, mais pourquoi Ben Laden déteste à ce point les États-Unis [19]. Entre les médias *mainstream* qui, depuis le début du nouveau millénaire, accusent l'islam et les pays arabes de tous les maux et les médias alternatifs de gauche qui,



dans le même temps, accusent l'Amérique de tous les maux (les mêmes), l'opinion américaine est prise en tenaille. Ceux qui contrôlent les deux mâchoires (ceux qui tiennent le manche) sont les mêmes, comme le prouvent les trotskistes convertis au néoconservatisme.

### Exemple 2 : Aaron Russo

Avec Bob Graham, nous avons vu ce qu'est la dissidence molle du 11 Septembre : une contestation factice au service des menteurs officiels. Nous l'avons vu jeter le soupçon de complicité sur les Saoud et sur les Bush et, par inférence, sur le lobby pétrolier.

Entrons maintenant dans la contestation dure du 9/11 Truth movement et, tant qu'à faire, rendons-nous chez la star incontestée du conspirationisme, Alex Jones, dont les site Infowars.com et PrisonPlanet.com n'ont rien à envier à celui d'Amy Goodman en terme d'audience.

Au début de l'année 2007, Jones invite Aaron Russo, producteur et réalisateur hollywoodien. Aaron Russo raconte que Nicholas Rockefeller (décédé entre-temps) lui aurait annoncé les attentats du 11 Septembre et leurs conséquences détaillées onze mois à l'avance, en les attribuant à un complot de l'élite financière américaine réunie dans le Council on Foreign Relations, dont il fait partie. Le but ultime de l'opération serait d'établir un Nouvel Ordre mondial fondé sur un asservissement globalisé de tous les peuples. Entre autres révélations, Nick Rockefeller aurait confié à Russo que le féminisme avait été une invention de cette élite à dessein d'asservir par le salariat et l'impôt la seconde moitié de l'humanité, et que l'étape suivante serait l'implantation d'une puce électronique dans chaque être humain.

### Aaron Russo et son pote Nick Rockefeller

Aaron Russo est-il crédible ? Pas vraiment, et son témoignage a été efficacement debunké plus d'une fois. Il existe bien un avocat californien du nom de Nick Rockefeller, mais il est introuvable dans l'arbre généalogique de la célèbre dynastie Rockefeller. Même en admettant qu'il fût un lointain parent des riches Rockefeller, la probabilité qu'il ait eu connaissance d'un tel complot est dérisoire, et l'idée qu'il ait partagé cette connaissance avec un petit producteur juif hollywoodien est plus ridicule encore.



Il est bien plus probable que Russo, se sachant condamné par un cancer (il mourra six mois après son interview d'un cancer déclaré depuis sept ans), se sera laissé convaincre de « faire quelque chose pour Israël » avant de quitter ce monde, prévoyant de surcroît que son décès augmenterait l'impact de sa rumeur complotiste [20].

Alex Jones est au mouvement 9/11 Truth ce qu'Amy Goodman est à la gauche contestataire : il dissémine des demi-vérités mélangées à de purs mensonges, dans le but de détourner l'attention d'une vérité plus centrale. Serait-il, lui aussi, « éternellement attaché » à Israël par son épouse, Kelly Rebecca Nichols, fille d'Edmund Lowe Nichols et Sandra Kay Heiligman ? L'ennemi auquel Alex Jones a déclaré la guerre est le « Nouvel Ordre mondial » fomenté à Wall Street. Il est nécessaire de s'interroger sur l'emploi quasi-hypnotique de ce terme par Jones et un grand nombre de ses émules. Quelle réalité recouvre réellement ce terme ? Dans le discours de Jones, deux noms en particulier sont attachés à ce terme : Rockefeller, en raison du rôle fondateur de David Rockefeller dans le Groupe Bilderberg et la Commission Trilatérale, et Bush, en raison du fameux discours de George H.W. Bush devant le Congrès le 11 septembre 1990, où il annonçait « *un âge où les nations du monde, à l'Est et à l'Ouest, au Nord et au Sud, pourront prospérer et vivre en harmonie. [...] Un monde dans lequel les nations reconnaissent la responsabilité partagée de la liberté et de la justice. Un monde où le fort respecte le droit du faible* [21] ». Y a-t-il un rapport réel entre ce discours purement démagogique de Bush et la vision élitiste et globaliste de Rockefeller ? Ou bien le rapport est-il une construction du conspirationisme d'Alex Jones ? Je ne dis pas qu'il n'existe pas, ici et là, de projets d'un nouvel ordre mondial ; je dis simplement que le terme a été transformé par une certaine dissidence en un slogan servant d'écran de fumée au projet sioniste, lequel est le projet de nouvel ordre mondial de loin le plus menaçant. Visionnez attentivement, par exemple, le dernier film de Jason Bermas, *Invisible Empire* (2010), produit par Alex Jones, et demandez-vous si, au-delà des slogans, des amalgames et des rumeurs, la thèse qu'il défend repose sur le moindre fait : c'est un ramassis de tous les poncifs sur le Nouvel Ordre mondial, qui fait la part belle aux Bush et Rockefeller mais ne souffle mot de la composante sioniste, même en évoquant les néoconservateurs [22].

Les noms de Bush et de Rockefeller ne servent-ils pas, dans ce type de désinformation, de fausses bannières destinées à cacher un autre nom ? Quel est en effet le nom de la dynastie dont la fortune est estimée aujourd'hui à 50 000 milliards de dollars, qu'on ne peut prononcer qu'à ses risques et périls ? Demander donc à Jacques Cheminade [23].

### **Jacques Cheminade interviewé par Frédéric Haziza sur LCP :**

En résumé, si vous êtes crédule et faites confiance au gouvernement, vous croyez que les attaques du 11 Septembre sont l'œuvre d'Al-Qaïda. Si vous êtes sceptique et faites confiance à Alex Jones, vous croyez qu'elles sont l'œuvre du complot interne du « Nouvel Ordre mondial » où se côtoient les Bush et les Rockefeller. Dans les deux cas, vous vous êtes fait avoir. Il est important de reconnaître que le courant dominant du mouvement 9/11 Truth, celui qui bénéficie de la plus grande visibilité, est largement engagé dans une entreprise de désinformation, dont le but est d'éloigner les soupçons d'Israël et s'assurer que les dissidents Américains continuent de chanter en cœur, derrière Alex Jones ou encore Luke Rudkowski de WeAreChange.com : « *9/11 was an inside job !* » Le récent docu-thriller *The Anatomy of a Great Deception* (2014), est du même acabit [24], tout comme la fiction *Operation Terror* (2012) réalisée par Art Olivier.

Depuis le 11 Septembre, la sphère conspirationniste constitue, pour une large part, un nouveau type d'opposition contrôlée. Elle n'est pas nécessairement de gauche, et elle est plus patriote qu'anti-américaine. Alex Jones, par exemple, passe pour un libertarien de droite, et c'est un ardent défenseur du Cinquième Amendement (le droit des Américains de s'armer). Cette dissidence accuse parfois la gauche radicale traditionnelle de jouer le rôle de « gardien du portail » (*gatekeepers*), à juste titre. Pourtant, ces deux oppositions contrôlées ont aussi une grande connivence, qui relativise l'importance de leur désaccord sur le 11 Septembre. La preuve en est que les interviews d'Éric Laurent sont relayées sur Reopen911 sans la moindre critique. Et il est difficile de savoir dans laquelle des deux catégories classer le film *One. Enquête sur Al-Qaïda* co-produit par Reopen911. Son réalisateur, Franco Fracassi, résume ainsi sa thèse :

Résumons : une partie des milliards de dollars de la maison royale saoudienne finit dans les poches des terroristes du 11 Septembre par le biais d'une banque italienne dirigée par un nazi suisse converti à l'Islam qui travaillait pour la CIA, et par le biais d'une multitude de petites sociétés de Houston, capitale de l'énergie, toutes liées à Enron, le colosse de l'énergie qui a fait faillite en 2001, et qui était lié à la famille Bush. » Si le but était de brouiller les pistes en semant la confusion, on ne ferait pas mieux [25].

## Extrait du documentaire *One. Enquête sur Al-Qaïda* :

L'une des nasses les plus efficaces, utilisée conjointement par les deux niveaux d'opposition contrôlée, est la théorie que les États-Unis interviennent au Moyen-Orient pour le pétrole. Elle passe pour une évidence à force d'être répétée de tous bords, de Noam Chomsky (« *Bien sûr que c'était les ressources énergétiques de l'Irak. La question ne se pose même pas* [26] ») à Alan Greenspan (« *Tout le monde le sait : l'un des grands enjeux de la guerre d'Irak était le pétrole de la région* [27] »). Les Inside-jobbers sont d'accord avec eux : le pétrole est selon eux l'ultime motivation du 11 Septembre. Richard Heinberg, spécialiste auto-proclamé de la déplétion énergétique, nous l'affirme dans une vidéo relayée par Reopen911 :

« Je crois personnellement qu'il y a une relation profonde entre les événements du 11 Septembre et le pic pétrolier, mais ce n'est pas quelque chose que je peux prouver [28]. »

Si cette thèse, en effet, ne peut pas être prouvée, c'est parce que son caractère d'évidence n'est qu'un effet illusoire de sa répétition. Il n'existe aucun signe que le lobby pétrolier ait encouragé l'intervention militaire en Irak, pas plus qu'en Libye ou Syrie. Les industries du pétrole n'ont besoin que d'une seule chose dans les pays producteurs, c'est la stabilité politique, et les dictatures lui conviennent parfaitement. Ce qu'elles demandaient pour l'Irak était la levée des sanctions interdisant de traiter avec le régime, et c'est aussi ce qu'elles demandent pour l'Iran. Comme l'a bien montré James Petras dans *Zionism, Militarism and the Decline of US Power*, « *Big Oil non seulement n'a pas encouragé l'invasion, mais n'a même pas réussi à contrôler un seul puits de pétrole, malgré la présence de 160 000 soldats américains, 127 000 mercenaires payés par le Pentagone et le Département d'État, et un gouvernement fantoche corrompu* [29]. » Lorsqu'en 2009 les licences d'exploitation furent mises aux enchères, ce sont la Russie et la Chine qui se taillèrent la part du lion, et même la France, avec Total, se plaça devant les États-Unis [30]. Si donc la guerre d'Irak avait le pétrole pour but secret, elle serait un échec complet.

.....

[http://www.egaliteetreconciliation.fr/\\_Laurent-Guyenot\\_.html](http://www.egaliteetreconciliation.fr/_Laurent-Guyenot_.html)





# La double imposture du 11 Septembre

## II. La fausse bannière réversible et le complot piraté

### La fausse bannière réversible

D'une certaine manière, la thèse *Inside Job*, qui dénonce le 11 Septembre comme une opération sous fausse bannière, fonctionne elle-même comme une fausse bannière, dans la mesure où elle cherche à exacerber l'anti-américanisme tout en protégeant les vrais maîtres d'œuvre de l'opération, qui appartiennent réellement à une autre nation. C'est cette constatation qui nous amène à formuler un nouveau paradigme pour comprendre le 11 Septembre. Ce nouveau paradigme est celui de la « double fausse bannière », ou de la « fausse bannière réversible », présentant, cousu sous le mensonge primaire, un second mensonge, destiné à ceux qui s'aviseraient de soulever un coin du premier.

L'un des buts de la manœuvre est de forcer les dirigeants américains à faire semblant de croire au masque de Ben Laden, sachant que soulever ce masque ferait apparaître un second masque portant les traits de l'Oncle Sam, et que, n'ayant plus la maîtrise des médias, ils n'auraient pas les moyens de soulever ce second masque pour faire apparaître le visage du vrai coupable. Ils seraient morts politiquement avant même d'essayer.

Mais contrôler la pensée dominante et la gauche contestataire traditionnelle ne suffit pas. Il faut encore contrôler le mouvement 9/11 Truth. Il apparaît que ce dernier n'a pas été simplement infiltré et contaminé, mais organisé et orienté dès le départ par les comploteurs sionistes eux-mêmes. Tandis que les grands médias corporatifs défendent mordicus la thèse officielle Al-Qaïda, l'opposition contrôlée s'en tient strictement à la thèse du complot interne (*inside job*). Israël, qui contrôle l'un et l'autre, exerce ainsi sur les plus hautes autorités états-uniennes un chantage pour les forcer à couvrir leur crime. Chacun comprend l'enjeu : si un jour, sous la pression de l'opinion publique ou pour tout autre impératif, les grands médias décident d'abandonner la thèse officielle, la contestation populaire, massivement mobilisée autour du slogan « *9/11 was an inside job* », se déchaînera contre son propre gouvernement, et Dieu sait ce qu'il adviendra des États-Unis si, entre-temps, le gouvernement n'est pas parvenu à désarmer ses citoyens à coup d'opérations psychologiques du type Sandy Hook. Le gouvernement américain n'a donc d'autre choix que de défendre à tout prix la thèse d'Al-Qaïda. Le chantage repose essentiellement sur le pouvoir médiatique détenu par les sionistes, pouvoir dont l'ampleur se mesure au fait que nul n'ose l'évoquer publiquement.

En formulant ce paradigme de la fausse bannière réversible, je ne prétends pas apporter une révolution copernicienne en « 11-septembrologie ». Je ne fais que synthétiser sous un concept simple des observations et déductions que d'autres ont émises bien avant moi (comme l'idée d'opposition contrôlée). Le concept n'est qu'un moyen d'englober ces observations dans une vue d'ensemble cohérente. Mais je crois que c'est aussi une représentation adéquate du plan élaboré par les cerveaux de l'opération. Mettons-nous à leur place. Imaginons qu'un réseau sioniste veuille mettre au point une opération sous faux drapeau pour attirer les États-Unis dans une guerre de civilisations au profit d'Israël. Ont-ils les moyens de tromper l'énorme machine du Renseignement américain ? Non. Mais ils ont les moyens de tromper l'opinion publique par leur contrôle des médias, et ils peuvent s'arranger pour obliger suffisamment de dirigeants américains (à la Maison Blanche, au Pentagone, au Département d'État, au Conseil de Sécurité) à faire semblant d'y croire. Du moins pendant un certain temps.

C'est à cette fin qu'ils placent soigneusement le drapeau US sous la bannière d'Al-Qaïda, comme un double voile autour du vrai coupable. De la sorte, quiconque se risquerait à arracher le voile extérieur portant le portrait de Ben Laden, ferait d'abord apparaître le portrait des Bush, Rockefeller et autres boucs émissaires WASP, tandis que la vraie bannière israélienne (le portrait de Netanyahu) resterait protégée. Pour les dirigeants américains, ce serait comme ouvrir la Boîte de Pandore. Les Bush et les Rockefeller le comprennent mieux que quiconque. L'opposition contrôlée du premier type (Amy Goodman), ainsi que l'opposition contrôlée du deuxième type (Alex Jones) leur rappellent constamment que leur portrait se trouve juste dessous celui de Ben Laden.

Cela explique pourquoi les éléments incriminant le président Bush et sa famille, mais aussi le Pentagone, la CIA et d'autres instances du pouvoir, sont inscrits dans le plan au même titre que les éléments incriminant Ben Laden (et ses prétendus soutiens saoudiens). Les adhérents sincères à la thèse *Inside Job* prennent ces éléments pour argent comptant, sans réaliser l'énormité des maladroites qu'ils supposent de la part des coupables visés. Mais, sous sa forme simple, la thèse *Mossad Job* reste elle aussi impuissante à les expliquer de manière convaincante.

Pour résumer, la fausse bannière réversible est utilisée par les médias de trois manières : les médias de masse ne montrent que la face Al-Qaïda ; le mouvement 9/11 Truth sous contrôle montre l'autre face, qui porte les couleurs américaines ; entre les deux, les médias alternatifs de type chomskien affichent la face Al-Qaïda, mais retournent épisodiquement un coin en menaçant d'en montrer plus.

## Israël au sens large

L'idée générale étant formulée, il reste à définir de façon plus précise le nouveau paradigme, afin d'éclaircir certains points. Tout d'abord, qu'entend-on par « Israël » ? Il est bien connu que la judéité est une notion à deux faces, religieuse et ethnique : pile, les juifs forment une communauté religieuse, face, les juifs forment un peuple, une nation, voire une race. Cela dépend du vent. De la même manière, Israël est un concept ambivalent : jusqu'en 1947, Israël était une désignation courante de la communauté juive internationale, par exemple lorsque le *Daily Express* britannique du 24 mars 1933 publia en première page un article intitulé « la Judée déclare la guerre à l'Allemagne », proclamant que « *l'ensemble d'Israël à travers le monde s'unit pour déclarer une guerre économique et financière sur l'Allemagne* [1] ». Mais en mai 1948, les sionistes donnèrent à la « nation juive » dont ils proclamèrent l'existence en Palestine le nom d'Israël, donnant *de facto* à ce terme un autre sens. Les deux notions (l'Israël national et l'Israël international) se rejoignent par le fait que tout juif est virtuellement citoyen d'Israël, puisqu'il suffit qu'il en fasse la demande pour l'être réellement. De plus, selon un sondage de 1991, les juifs américains font d'Israël l'un des deux principaux repères de ce que signifie pour eux « être juif », juste après la mémoire de l'Holocauste, avant Dieu ou la Torah [2].



Au sens large, très répandu parmi la communauté juive, Israël réunit donc tous ceux qui, par leurs origines familiales, se sentent « éternellement » ou « inconditionnellement » attachés à Israël. Israël est ainsi une patrie de cœur et non seulement une citoyenneté administrative. Mais lorsque nous attribuons les attentats du 11 Septembre à « Israël », nous visons une réalité intermédiaire entre le sens strict (l'État hébreux) et le sens large (la communauté juive mondiale). Nous n'incluons pas les « juifs du quotidien », mais seulement l'élite qui, au nom d'un rôle représentatif qu'elle s'est arrogé, défend l'intérêt d'Israël de par le monde. Dans ce sens, les 52 organisations représentatives juives américaines, ainsi que la Conference of Presidents of Major American Jewish Organizations qui les coordonne, font partie d'Israël, dans la mesure où elles sont ouvertement dévouées à la défense d'Israël – par exemple quand elles combattent l'antisionisme en le nommant antisémitisme.

De ce point de vue, Israël a deux capitales mondiales : Tel-Aviv et New York. Jacob Neusner compare la communauté juive américaine (*american jewry*) à celle de Babylone, qui demeura pendant un millénaire le centre du judaïsme universel, et le lieu de rédaction du premier Talmud. Il est bien connu qu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle, bien que la presse yiddish embrassât avec enthousiasme la cause sioniste, la majorité des juifs américains se montraient plutôt réservés, estimant qu'Israël se portait très bien sous la forme d'une nation dispersée par le monde, et n'ayant aucune envie d'émigrer en Palestine comme l'exigeait la doxa sioniste. Puis, dans les années 50, « *un compromis s'est installé entre l'État juif en Israël et l'État juif en Amérique* », selon l'expression de Benjamin Ginsberg [3]. Mais ce n'est qu'après la Guerre des Six jours de 1967 que les juifs américains se mirent à soutenir activement et ostensiblement Israël, et beaucoup de juifs américains peuvent se reconnaître dans le commentaire du rabbin Abraham Joshua Heschel, que jusqu'à ce jour, « *je ne savais pas à quel point j'étais juif* [4] ». De leur côté, les sionistes reconnurent pleinement la légitimité de servir Israël tout en résidant ailleurs.

Aujourd'hui, il y a peu de différence, au niveau des élites, entre juifs américains et juifs israéliens quant à leur loyauté envers l'« État juif » (comme Israël se définit par sa Constitution). Beaucoup d'Israéliens se sentent très proches des États-Unis, et y font de fréquents séjours.

Par exemple, Benjamin Netanyahou, petit-fils d'un rabbin émigré de Lituanie en Palestine en 1920 et fils d'un militant sioniste (Ben Zion Netanyahu, né Mileikowsky), a vécu, étudié et travaillé principalement aux États-Unis de 1960 à 1978, excepté durant son service militaire. Il a publié aux États-Unis dans les années 1980 (*International Terrorism : Challenge and Response* en 1982 et *Terrorism : How the West can Win* en 1986), et apparaissait régulièrement sur CNN dans les années 1990, contribuant à transformer cette chaîne en instrument de propagande sioniste [5]. Inversement, de nombreux juifs américains sont des Israéliens de cœur et ont la double nationalité. C'est le cas d'un nombre significatif de néoconservateurs de l'administration Bush II, qui ont de la famille en Israël ou y ont résidé eux-mêmes. Certains sont ouvertement proches du Likoud, et plusieurs ont même conseillé officiellement Benyamin Netanyahou.

Rappelons que le néoconservatisme est un mouvement politique américain fondé par des intellectuels juifs issus pour la plupart de l'extrême gauche, mais devenu au début des années 70 de fervents défenseurs de l'impérialisme et du militarisme américain. Le journal qui leur sert à répandre leurs idées, *Commentary*, est l'organe de presse de l'American Jewish Committee. Irving Kristol, ancien trotskiste devenu l'intellectuel phare du néoconservatisme, écrit en 1973 dans la revue de l'American Jewish Congress :

« Les juifs n'aiment pas les gros budgets militaires, mais il est maintenant dans l'intérêt des juifs d'avoir un grand et puissant appareil militaire aux États-Unis. [...] Les juifs américains qui se préoccupent de la survie de l'État d'Israël doivent dire "non, nous ne voulons pas réduire le budget militaire, il est important de garder un gros budget militaire, afin de pouvoir défendre Israël" [6]. »

C'est dans de telles déclarations destinées aux juifs qu'il faut lire la vraie motivation du néoconservatisme, et non dans le pompeux patriotisme américain qu'ils afficheront ensuite pour la galerie lorsqu'ils auront accédé à des responsabilités politiques.

La duplicité des néoconservateurs est rendue manifeste par un document dont la teneur a été révélée en 2008 par des auteurs tels que James Petras, Stephen Sniegowski ou Jonathan Cook. Il s'agit d'un rapport publié en 1996 par le *think tank* israélien Institute for Advanced Strategic and Political Studies (IASPS), intitulé *A Clean Break : A New Strategy for Securing the Realm*, et adressé au nouveau chef du gouvernement israélien, Benjamin Netanyahou [7]. L'équipe responsable de ce rapport était dirigée par Richard Perle et incluait Douglas Feith, David Wurmser et son épouse israélienne Meyrav Wurmser. Or la même année, ces hommes signaient aux États-Unis le manifeste fondateur du PNAC (Project for a New American Century) et, quatre ans plus tard, ils se positionneraient à des postes clés de la politique militaire et étrangère étasunienne. Comme son titre l'indique, le rapport *Clean Break* invite Netanyahou à rompre avec les accords d'Oslo de 1993, qui engagent Israël à restituer les territoires occupés depuis 1967 et à démanteler les colonies illégales. Le nouveau Premier ministre devrait au contraire « consacrer toute l'énergie possible à la reconstruction du sionisme » en réaffirmant le droit d'Israël sur la Cisjordanie et la bande de Gaza.

Le problème principal du paradigme *Inside Job*, c'est qu'il ignore totalement la loyauté israélienne des néoconservateurs. Webster Tarpley, par exemple, voit en eux des « taupes » d'un « gouvernement invisible » contrôlé depuis Wall Street, alors qu'ils sont, à l'évidence, des taupes d'un gouvernement étranger (qui est aussi, d'une certaine manière, un gouvernement invisible logé aux États-Unis, mais contrôlé depuis Tel-Aviv). Le seul gouvernement étranger que détecte Tarpley parmi les comploteurs du 11 Septembre, c'est la Grande-Bretagne (sans la moindre preuve) :

« Le service secret étranger qui a apporté le plus gros soutien indirect au 11-Septembre est indiscutablement le MI-6 britannique [8]. »

Certes, les néoconservateurs ne sont pas tous juifs : ils ont des alliés à leur solde parmi les goyim, comme Dick Cheney et Donald Rumsfeld, qui les ont introduits dans la Maison Blanche et le Pentagone, ou encore John Bolton au Département d'État. Ils emploient aussi quelques intellectuels goyim de façade, comme Samuel Huntington, à qui l'on attribue la paternité du concept de « choc des civilisations », parce qu'il aurait été plus difficile à vendre sous le nom de son véritable inventeur, Bernard Lewis. Néanmoins, il n'échappe plus à aucun observateur attentif que les néoconservateurs sont des idéologues crypto-sionistes qui avancent sous le masque de l'hégémonisme américain, mais qui en réalité œuvrent pour le Grand Israël.



## Les néocons et les Bush

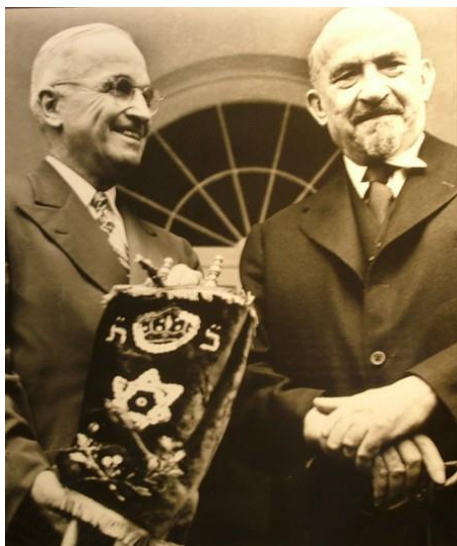
La véritable loyauté des néoconservateurs étant comprise, il reste encore à comprendre leur relation complexe avec les Bush, pour élucider le mystère du 11 Septembre. Le paradigme classique ne fait aucune différence entre ces deux clans. Mais la vérité historique est que les Bush et les néoconservateurs sont rivaux depuis toujours. Nous aimons nous représenter le monde avec tous les méchants du même côté et les bons de l'autre. Mais il n'est pas nécessaire d'éprouver de la sympathie pour les Bush ou les néoconservateurs pour comprendre la nature de leur inimitié.

Elle remonte à la présidence de Bush père, qui fut perçue, non sans raison, comme hostile à Israël. Mais déjà avant cela, Bush avait appris à se méfier des néoconservateurs. Durant son passage à la direction de la CIA en 1976 (sous le président Ford), il avait observé comment Richard Pipes et Paul Wolfowitz avaient réussi à doubler la CIA pour produire, avec leur Team B, un rapport alarmiste de la menace soviétique destiné à empêcher tout apaisement de la Guerre froide. Lorsqu'il était vice-président de Reagan, Bush avait encore pu observer leur mainmise sur la politique extérieure ; il les surnommait *the Crazyies* [les fous, NDLR]. Lorsqu'il succéda à Reagan, il se débarrassa d'un grand nombre d'entre eux. Et après l'opération Desert Storm contre l'Irak en janvier 1991, il refusa de céder à leur pression d'envahir l'Irak. Cette même année, Bush résista à une campagne du lobby israélien réclamant une aide de 10 milliards de dollars pour l'immigration en Israël de juifs venus de l'ancienne URSS. Il se plaignit dans une conférence de presse télévisée le 12 septembre que « *mille lobbyistes juifs sont montés au Congrès contre pauvre de moi* », ce qui provoqua la réaction scandalisée du directeur exécutif de l'AIPAC Tom Dine : « *Le 12 septembre 1991 restera un jour d'infamie* [\[9\]](#). » Mais surtout, Bush et son secrétaire d'État James Baker mirent fin à la politique pro-Israël de Reagan, peu regardante sur l'expansionnisme israélien. Au lendemain de la Guerre du Golfe, ils coordonnent la Conférence de Madrid, première tentative de la communauté internationale d'engager un processus de paix au Proche-Orient, en impliquant la Syrie, le Liban, la Jordanie et les Palestiniens. Aux yeux d'Israël, Bush et Baker se montrèrent beaucoup trop réceptifs aux propositions arabes. Pour toutes ces raisons, le lobby pro-Israël sabota les chances d'un second mandat de Bush et soutint le candidat démocrate Bill Clinton (exactement comme il avait saboté les chances de Jimmy Carter contre Reagan).

Non seulement Bush père apparaît aux néoconservateurs comme anti-Israël, mais en plus, il se montre très pro-Saoud. Or l'Arabie Saoudite est depuis toujours l'ennemi le plus redoutable d'Israël, précisément parce qu'elle est l'allié le plus fidèle des États-Unis, et par conséquent l'État du Moyen-Orient que les Américains protégeront coûte que coûte de tout « printemps arabe » ou autre manœuvre de déstabilisation. Il est vrai qu'Israël a réussi à exploiter à son avantage, sur la scène internationale, l'islamisme wahhabite financé par les Saoud. Il est vrai également que l'Arabie Saoudite a toujours joué un rôle ambivalent, souvent plus préoccupée d'affaiblir ses rivaux musulmans, l'Égypte et l'Iran, qu'Israël. Et l'on parle aujourd'hui de son possible rapprochement avec Israël. Mais c'est là le résultat récent et fragile de bientôt quinze ans de bouleversements géostratégiques. Fondamentalement, et en tout cas jusqu'au 11 Septembre, l'Arabie Saoudite et le jihadisme qu'elle exportait étaient fondamentalement anti-Israël. Israël et l'Arabie Saoudite, terres saintes respectivement du judaïsme et de l'islam, sont deux ennemis qui se disputent l'amitié des États-Unis, depuis le jour où le président Truman, en reconnaissant Israël en 1948, trahit la promesse écrite de Roosevelt au roi Ibn Saoud de ne rien faire « *qui pourrait s'avérer hostile au peuple arabe* [\[10\]](#) ». Depuis cette époque, Israël a pour objectif de corroder l'alliance des États-Unis avec tous les pays arabes, et en premier lieu avec l'Arabie Saoudite, avec l'espoir de se retrouver un jour dans la position de leur unique allié dans ce secteur.

### Harry Truman recevant un rouleau de la Torah des mains du premier président d'Israël Chaim Weizman

Il est intéressant de citer ici ce que Isser Harel, le « père du Renseignement israélien », a dit à Michael Evans dans une interview de 1980, qu'Evans évoqua dans un éditorial du *Jerusalem Post* publié le 30 septembre 2001, et à nouveau dans une interview avec Deborah Caldwell en 2004 :



« Il m'a dit que l'Amérique avait développé une alliance avec deux pays, Israël et l'Arabie Saoudite, et que l'alliance avec l'Arabie Saoudite était dangereuse et finirait par engendrer une tolérance pour le terrorisme chez les Américains. Il a dit que si cette tolérance persistait, les fondamentalistes islamiques finiraient par frapper l'Amérique. J'ai demandé : "Où ?" Il m'a dit : "Dans la théologie islamique, le symbole phallique est très important. Votre plus gros symbole phallique est New York City et le plus haut bâtiment sera le symbole phallique qu'ils frapperont." »

En partageant cette conversation au lendemain du 11 Septembre, Evans, un fervent chrétien sioniste, espère faire passer Harel pour un prophète, mais le lecteur moins mystique en tirera une autre conclusion (surtout s'il a quelques notions de théologie islamique) [11].

Les relations triangulaires entre les États-Unis, Israël et l'Arabie saoudite éclairent la relation entre les néoconservateurs et les Bush. Le clan Bush a cherché à renforcer l'alliance avec l'Arabie Saoudite, et s'est placé à la tête du camp pro-Saoud dans l'administration américaine, tandis que les néoconservateurs représentent le camp pro-Israël. Ces deux camps s'affrontent à de multiples niveaux, tant au département d'État que dans les services de Renseignement. Chacun tente d'affaiblir l'alliance que l'autre tente de renforcer. Chacun a sa propre vision du « Nouvel Ordre mondial » souhaité. Celui qu'envisageait Bush dans son fameux discours de septembre 1990 est fondé sur un axe Washington-Riyad, tandis que celui pour lequel intriguent les néoconservateurs est un axe Washington-Tel-Aviv. Ce sont deux projets géopolitiques qui s'affrontent.

N'oublions pas, d'ailleurs, que Bush prononça son discours du 11 septembre 1990 après avoir libéré le Koweït et refusé d'envahir l'Irak : il se posait en protecteur des souverainetés nationales. Nous ignorons qui a soufflé à Bush l'expression « Nouvel Ordre mondial », qu'Alex Jones et ses émules ont ensuite remplie d'un fatras de clichés conspirationnistes. Mais nous savons qui a inventé cette expression : c'est le géopoliticien Robert Strausz-Hupé, en 1957, dans le premier numéro de sa revue *Orbis*, qui deviendra l'un des creusets du néoconservatisme, lorsque Richard Pipes en deviendra rédacteur en chef en 1986. Strausz-Hupé assimilait ce Nouvel Ordre mondial destiné à « *enterrer les États-nations* » à « *l'empire universel américain* » :

« L'empire américain et l'humanité ne seront pas opposés, mais simplement deux noms pour un même ordre universel sous le signe de la paix et du bonheur : *Novus orbis terrarum* (Nouvel Ordre Mondial) [12]. »

Maintenant que vous voyons clair dans le double jeu des néoconservateurs, nous comprenons mieux la duplicité ironique de ce discours. Toute la ruse du sionisme consiste à chevaucher et exciter le cheval de l'impérialisme américain tout en lui laissant croire qu'il galope de son plein gré, jusqu'à ce qu'un jour il tombe mort d'épuisement pour laisser Sion maître du jeu. C'est d'ailleurs pourquoi les néoconservateurs ont préféré l'expression « Nouveau Siècle américain » en 1996. Mais dans leur Déclaration de Jérusalem de 2003, signée par Richard Perle, ils ont inscrit leur détermination à faire d'Israël « *le centre d'une nouvelle unité des nations, qui mènera à une ère de paix et de prospérité, annoncée par les prophètes* [13] ». « Nouveau Siècle américain » est la fausse bannière patriotique dont se drapent les crypto-sionistes néoconservateurs, tandis que « Nouvel Ordre mondial » est la fausse bannière qu'agite la sphère complotiste sous contrôle sioniste. C'est un slogan antimondialiste du même type que « McWorld [14] », destiné à détourner l'attention du seul projet mondialiste porté par une élite cosmopolite et fondé sur une idéologie millénaire, et à préserver ainsi l'invisibilité dans laquelle réside une large part de sa puissance.

Étant donné l'hostilité réciproque entre Bush père et les crypto-sionistes néoconservateurs, comment expliquer que ces derniers aient investi l'administration de Bush fils en 2001 ? La réponse courte à cette question est : Dick Cheney. C'est lui qui, après s'être imposé comme vice-président, a introduit les néoconservateurs, contre l'avis du clan Bush [15]. Plus importante est la question : comment les néoconservateurs ont-ils réussi à contrôler entièrement Bush Junior, au point de l'isoler de son propre clan ? Je l'ignore, mais il est probable que les événements du 11 Septembre aient été décisifs.

La situation particulièrement ridicule dans laquelle a été placé le Président au moment des attentats – lisant *The Pet Goat* (La Chèvre apprivoisée) à une classe de primaire en Floride – montre bien qu'il a été écarté du contrôle des opérations. Les interminables dix minutes durant lesquelles Bush reste sans réaction après avoir appris que la seconde tour du WTC venait d'être frappée, rendues fameuses par le film *Fahrenheit 9/11* de Michael Moore, sont au 11 Septembre ce que le film de Zapruder est à l'assassinat de Kennedy : le moment où Bush est neutralisé, tandis que son vice-président Cheney prend le pouvoir effectif. On a vu que, de son côté, le père Bush était neutralisé par la menace du scandale de la réunion Carlyle en compagnie de la famille Ben Laden.

### **Bush à l'école primaire :**

Quoi qu'il en soit, il est manifeste qu'à partir du 11 Septembre, l'influence de Bush père et de son équipe sur Bush fils est minimale. Au journaliste Bob Woodward qui voulait savoir s'il demandait conseil à « Poppy », Bush fils répondit en 2004 :

« Ce n'est pas le bon père à qui demander conseil. [...] Il y a un père plus haut auquel je fais appel [16]. »

Dans les faits, le Président est devenu le prête-nom des néoconservateurs, qui prennent une revanche spectaculaire sur le premier George Bush en contraignant le second à envahir l'Irak. On peut méditer sur cette extraordinaire ironie de l'histoire, qui sans aucun doute procure aux néoconservateurs une intense satisfaction et une grisante sensation de pouvoir. En 2007 à nouveau, George W. a fait exactement le contraire de ce que recommandait le groupe parlementaire Iraq Study Group formé à l'initiative de son père (et présidé par James Baker), qui prônait le désengagement ; il suit au contraire les conseils du lobby néoconservateur Freedom's Watch, annonçant en janvier 2007 le déploiement de 20 000 soldats supplémentaires. Thomas Neumann, directeur exécutif du Jewish Institute for National Security Affairs (JINSA), pourra alors se féliciter que l'administration Bush soit « *la meilleure pour Israël depuis Harry Truman* [17] ».

### **Le complot piraté**

Avec une meilleure compréhension des rapports de force au sein de l'administration Bush Junior, nous avons une meilleure chance de comprendre comment l'opération du 11 Septembre a été montée. Dans sa forme la plus classique, la thèse *Inside Job* suppose une collusion entre plusieurs groupes d'intérêt : l'opération aurait été conçue un peu pour le pétrole, un peu pour le complexe militaro-industriel ; elle émanerait à la fois des Bush, des Rockefeller, du Pentagone, de Wall Street, de Big Oil, sans parler du puissant lobby saoudien. Avec un tel paradigme, on peut même se donner la satisfaction de ne pas avoir à trancher entre la thèse 2 (*Inside Job*) et la thèse 3 (*Mossad Job*) : il suffit d'ajouter Israël dans l'équation. C'est à mon avis une illusion. Une opération d'une telle complexité et d'une telle précision requiert une structure pyramidale très rigide. Elle ne peut être élaborée que par un petit nombre de cerveaux au sommet, tous placés à des postes stratégiques, tous unis par un but unique et une loyauté absolue, mais disposant d'un grand nombre de *sayanim* de toute confiance, qui prêteront main forte sans poser de question.

L'idée que les Bush aient sciemment coopéré à un complot organisé par les néoconservateurs est peu crédible. Plus généralement, l'idée qu'une opération comme le 11 Septembre puisse impliquer au plus haut niveau une alliance de circonstance entre clans rivaux me paraît hautement improbable. En revanche, il est probable, et même certain, que les conspirateurs ont impliqué un grand nombre de hauts fonctionnaires à leur insu, non seulement parce qu'ils avaient besoin de leur collaboration dans la réalisation de l'opération, mais surtout pour pouvoir s'assurer de leur coopération après l'opération. Et l'on imagine que les comploteurs ont dû en particulier s'assurer qu'ils pourraient contrôler le président Bush et le forcer à avaliser leur version des faits. La difficulté, en effet, est moins la réalisation de l'opération elle-même que l'obstruction à l'enquête : il faut qu'un nombre important de gens, parmi les plus haut-placés, aient intérêt à ce que la vérité ne voit pas le jour, qu'ils comprennent bien que le mensonge officiel sert aussi à les protéger.

L'application la plus simple de ce principe est celle du détournement d'un exercice militaire. Pour réaliser une attaque sous fausse bannière, il suffit de prévoir un exercice militaire qui simule exactement l'attaque que vous voulez accomplir. Le moment venu, on modifie un ou deux paramètres pour que l'attaque soit réelle, ou le paraisse aux yeux des médias. Ceux qui détournent l'exercice de son but ne sont pas nécessairement ses concepteurs ; ils peuvent l'avoir simplement piraté.



On sait que le 11 septembre 2001, le NORAD était occupé à cinq exercices, dont trois, sous les noms de Vigilant Guardian, Global Guardian et Vigilant Warrior, simulaient des détournements d'avion, avec des vols réels et virtuels. Les participants à ces exercices agissent sans connaître la véritable finalité de l'opération. Ce sont des militaires habitués à obéir aux ordres sans poser de question. Certains comprennent après coup qu'on les a utilisés à des fins criminelles, mais ils comprennent simultanément ce qu'ils risquent s'ils soulèvent des objections.

Les exercices du NORAD donnent l'une des clés du mode opératoire du 11 Septembre. Mais ils sont loin de tout expliquer. Il faut peut-être envisager une application plus sophistiquée de ce principe de détournement d'une opération secrète. L'hypothèse à laquelle je pense est celle du « complot piraté » : l'État américain organise une opération sous fausse bannière d'envergure limitée, dans un but limité. Le réseau des néoconservateurs infiltrés dans les rouages de l'État, qui supervise l'élaboration de ce plan ou qui l'a même inspiré, décide secrètement de surenchérir en donnant à l'opération une dimension beaucoup plus grande pour en maximiser l'effet au profit d'Israël. En parasitant une opération inavouable de l'État américain, les comploteurs sionistes forcent ce dernier à jouer le jeu jusqu'au bout. L'idée est de monter dans un bateau que personne ne peut quitter et de s'emparer de la barre par la force pour changer de destination. Ce scénario du « complot piraté », ou des « complots emboîtés » (un complot à l'intérieur d'un complot) est un moyen pratique de mettre en œuvre une opération sous double fausse bannière. Il expliquerait l'efficacité avec laquelle les néoconservateurs ont forcé le président Bush et toute son administration à jouer leur script. Les sionistes détiennent les preuves d'un crime doublé d'un mensonge de l'État américain (et les moyens médiatiques de faire éclater le scandale du siècle), et ils s'en servent à la fois pour faire chanter l'État américain et pour détourner les soupçons d'eux-mêmes aux yeux des sceptiques.

Imaginons par exemple que, sur les conseils des néoconservateurs, la Maison Blanche, le Département d'État et le Conseil de Sécurité aient décidé d'en finir avec le régime taliban d'Afghanistan, en mettant un attentat sur le dos de leur hôte Oussama Ben Laden (en plus, cela rendra service aux Saoud, qui cherchent à ce débarrasser de ce mouton noir). Pour justifier une chasse à l'homme en Afghanistan, un seul détournement d'avion par des pirates suicidaires d'Al-Qaïda suffit. (Accessoirement, pour faire d'une pierre deux coups, l'attaque, simulée par un missile dans le Pentagone, tuera les 34 experts du Resource Service de Washington qui, dans leurs bureaux de la face Est s'efforçaient de découvrir qui avait volé les 2,3 trillions de dollars manquant dans les comptes du Pentagone pour l'année 2000 ; et, par une belle démonstration de *chutzpah*, on prétendra que l'un de ces experts, Bryan Jack, mourra à son bureau... parce qu'il se trouvait dans l'avion AA77 qui s'y écrasa [18].)

L'opération n'intéresse pas en soi les néoconservateurs. Qu'ont-ils à faire de Ben Laden et de l'Afghanistan ? Ce qu'ils veulent, c'est une nouvelle guerre contre l'Irak, puis un embrasement du Moyen-Orient conduisant à l'émiettement de tous les ennemis réels ou potentiels d'Israël (les fameuses sept nations, dont l'Afghanistan ne fait pas partie). Ils vont donc, avec l'aide de leurs super-*sayanim* new-yorkais, donner à l'opération l'envergure qu'ils souhaitent, en prenant tout le monde par surprise. Pour déclencher une guerre de civilisation contre le Moyen-Orient, un avion crashé contre le Pentagone et quelques dizaines de morts ne suffisent pas : il faut quelque chose de beaucoup plus dramatique, comme l'explosion des Tours jumelles et 5 000 morts annoncés. C'est justement l'occasion de régler le problème du désamiantage des Tours jumelles, qui aurait coûté près d'un milliard de dollars par une méthode moins expéditive [19]. Larry Silvertin, Frank Lowy, Lewis Eisenberg et Jeffrey Greenberg sont sur le coup. Grâce à la complicité des médias, les néoconservateurs raflent ainsi la mise face aux petits joueurs que sont George W. Bush, Colin Powell et Condoleeza Rice. Ceux-là n'ont plus qu'à garder la face, embarqués malgré eux dans une machination géopolitique de portée mondiale. Bush se trouve contraint de cautionner l'invasion de l'Irak que son père avait refusée aux sionistes dix ans plus tôt. Une intervention contre l'Iran, sous le même faux prétexte d'armement nucléaire, est aussi au programme. Tous les *goyim* de l'administration sont pris par surprise, sauf Cheney. (Je doute que Rumsfeld ait annoncé la perte de 2,3 trillions de dollars le 10 septembre, s'il avait su que les experts chargés de les pister mourraient le lendemain ; je crois plutôt que la coïncidence a été planifiée pour l'embarrasser et le placer sous un chantage médiatique.)

L'intervention de Lewis Paul Bremer dans l'après-midi du 11 septembre sur le plateau de NBC est peut-être révélatrice de ce scénario de complot piraté. Rappelons d'abord qui est Bremer : il intervient en tant que président de la National Commission on Terrorism.

Mais il est aussi au conseil d'administration de la société d'assurance Marsh & McLennan dirigée par Jeffrey Greenberg, qui occupait les étages 93 à 100 de la tour Nord, c'est-à-dire l'endroit précis où, selon le rapport du NIST (National Institute for Standards and Technology), le Boeing « a fait une entaille de plus de la moitié de la largeur du bâtiment et qui s'étendait du 93ème au 99ème étage. Tous ces étages étaient occupés par Marsh & McLennan, qui occupait également le 100ème étage [20]. » Or, sur NBC, Bremer, apparemment peu affecté par la mort de ses employés (295, officiellement), désigne Ben Laden comme étant « assurément un suspect majeur » (script n°1), mais il ajoute aussitôt : « Mais il y en a d'autres au Moyen-Orient, et il y a au moins deux États, l'Iran et l'Irak, qui doivent rester sur la liste des principaux suspects » (script n°2). Puis il déclare que ce jour marque un tournant dans l'histoire : « C'est le jour qui changera nos vies. C'est le jour où la guerre que les terroristes ont déclarée aux États-Unis [...] est venue jusqu'aux États-Unis [21]. » En 2003, Bremer sera promu proconsul à la tête de la Coalition Provisional Authority (CPA) pour superviser le démantèlement des infrastructures du pays sous le prétexte de la « débaassification ». Sous sa responsabilité, 9 milliards de dollars disparaîtront en fraudes, corruption et malversations, selon un rapport du Special Inspector General for Irak Reconstruction Stuart Bowen publié le 30 janvier 2005 [22].

**[Fin de la deuxième partie]**

.....



**LYON**  
**CONFÉRENCE DE LAURENT GUYÉNOT**  
**- UN SIÈCLE DE MANIPULATIONS -**

**19H30 LE 12.12.2014** **5€**  
réservations : [confdecembre@gmail.com](mailto:confdecembre@gmail.com)



# La double imposture du 11 Septembre

## Partie 3 : Deux énigmes techniques

Comme je l'ai rappelé en introduction, il existe un faisceau d'indices conduisant à présumer Israël coupable de l'opération du 11 Septembre. Cependant, il y a aussi une objection technique majeure à cette conclusion : même en admettant qu'Israël soit infiltré dans tous les rouages de l'administration étasunienne, y compris au Pentagone, on a peine à imaginer qu'un réseau

sioniste ait pu disposer des moyens techniques pour réaliser l'opération. Faisons abstraction du Pentagone, puisque cette partie de l'opération pourrait correspondre à la participation étasunienne. Ignorons également le crash de Shanksville, qui est presque un non-événement. Reste le World Trade Center. Cette partie de l'opération implique, d'une part, deux avions, civils ou militaires, probablement pilotés à distance ; et d'autre part, la démolition contrôlée des deux Tours jumelles, qui suppose une préparation longue et complexe, par un personnel expert nombreux, et l'utilisation d'une quantité énorme de matériaux explosifs. Dans cette troisième partie, nous allons répondre à ces objections, en abordant successivement la question de la démolition contrôlée et celle des avions. Nous aurions pu commencer par là, mais les questions techniques que nous allons aborder nous donneront l'occasion de vérifier la validité du paradigme de la double fausse bannière.

### Démolition à la nano-thermite ou explosion nucléaire ?

Penchons-nous d'abord sur la Tour 7 du World Trade Center, un gratte-ciel de 47 étages voisin des Tours jumelles, qui s'est effondré à 5 h 20 de l'après-midi. Sa chute, filmée sous plusieurs angles, s'est produite à la vitesse de la chute libre, en sept secondes, d'une manière parfaitement symétrique et verticale, qui ressemble en tout point à une « démolition contrôlée ». Les médias sont restés si discrets sur ce troisième gratte-ciel que peu de gens ont entendu parler de son effondrement. La FEMA le mentionne dans son rapport de 2002, pour conclure qu'un incendie qui s'y était déclaré a dû provoquer l'effondrement, mais que « *Les détails des feux dans la Tour 7 et comment ils ont provoqué l'effondrement du bâtiment restent inconnus à ce jour. [...] la meilleure hypothèse n'a qu'une faible probabilité de se produire* [1] » ; une formulation étrange qui sonne comme l'aveu embarrassé d'un mensonge.

La question des véritables coupables des attentats du 11 Septembre est intimement liée à la question technique de la méthode employée pour détruire les Tours jumelles. C'est l'arme du crime qui conduit au criminel. Or, l'effondrement de la Tour 7 est une démolition contrôlée classique. Une telle opération requiert des semaines ou des mois de préparation. Elle suppose, dans le cas d'un gratte-ciel à structure d'acier de cette taille, des dizaines de milliers de tonnes de produit explosif placés sur les poutres en acier. Qui a pu préparer le dynamitage de la Tour 7 ? Certainement pas une équipe d'agents secrets du Mossad.

La confirmation de l'usage d'explosifs au World Trade Center est venue en février 2009, lorsqu'une équipe internationale de neuf chimistes menée par les professeurs Niels Harrit de l'université de Copenhague et Steven Earl Jones de l'université Brigham Young (Utah) publièrent, après examen des échantillons de poussière du WTC, un article dans la revue scientifique *Open Chemical Physics Journal* sous le titre « *Active Thermitic Material Discovered in Dust from the 9-11 World Trade Center Catastrophe* ». La nano-thermite (ou super-thermite) dont ils ont découvert la trace dans la poussière du WTC est un matériau énergétique de très haute température utilisé pour sectionner des poutres en acier dans les opérations de démolition contrôlée des structures d'acier.

De ces deux éléments – les images de l'effondrement de la Tour 7, et la découverte de nano-thermite sur le site du WTC – Le mouvement 9/11 Truth dans son ensemble conclut que les Tours jumelles ont été détruites par nano-thermite, selon une technique de démolition contrôlée. C'est un raisonnement défaillant. Ce qui est passé sous silence, c'est la différence radicale entre l'effondrement de la Tour 7 et celui des Tours jumelles. Il suffit de regarder les images pour constater que les techniques diffèrent totalement. C'est ce que remarqua l'expert danois en démolition Danny Jowenko, lorsqu'on lui montra les images sans savoir qu'elles avaient été filmées à New York le 11 Septembre 2001 : « *C'est une démolition contrôlée. [...] C'est un travail professionnel, par une équipe d'expert.* »

Mais il faut aussitôt remarquer que la chute de la Tour 7 est totalement différente de celle des Tours jumelles [2]. Cette distinction est curieusement occultée dans la plupart des sites de type Reopen911. Elle est pourtant cruciale.

### **L'expert Danny Jowenko certifie que la Tour 7 a fait l'objet d'une démolition contrôlée :**

Certains savants actifs dans la recherche de la vérité prétendent que la nano-thermite explique parfaitement la destruction de la Tour 7, mais possède un pouvoir explosif bien trop faible pour rendre compte de la puissance des explosions observées dans les Tours jumelles et de la pulvérisation en fine poussière de la quasi-totalité de leur béton. La nano-thermite n'est pas à proprement parler un explosif, mais un matériau énergétique ; elle diffuse une intense chaleur, mais pas la pression nécessaire à une véritable explosion. La pile de débris qui reste à la base des tours ne ressemble en rien à ce qu'on observe après une démolition contrôlée. La nano-thermite n'explique pas les températures atteignant 800°C dans les décombres du WTC jusqu'à six mois après le 11 Septembre. Les coulées pyroclastiques de poussière qui se sont engouffrées à grande vitesse dans les rues après l'effondrement, et qui rappellent des images de volcan, indiquent un mélange à haute température de gaz brûlants et de particules solides relativement denses, un phénomène impossible par simple effondrement [3]. La nano-thermite explique encore moins les profonds cratères trouvés sous les Tours jumelles, ainsi que dans la Tour 6, un bâtiment de 8 étages voisin de la Tour Nord, qui présente deux trous inexplicables s'étendant sur toute sa hauteur.



### **Une démolition « contrôlée » ?**

Pour ces raisons et d'autres, plusieurs scientifiques rejettent la thèse de la nano-thermite et se tournent vers l'hypothèse de l'utilisation de mini-bombes à neutrons (*mini-nukes*) placées près des colonnes centrales des bâtiments [4]. La thèse est cohérente avec le fort pourcentage de résidus de réactions de fusion/fission mesuré dans les décombres (barium, strontium, thorium, uranium, lithium, lanthanum, yttrium, chromium, tritium), et avec le taux élevé de cancers rares (thyroïde, leucémie, myélome multiple) parmi les personnes travaillant sur les décombres, cancers typiques des irradiations.

Il est évident que l'usage de mini-bombes nucléaires tend à renforcer la piste israélienne ; contrairement aux États-Unis, Israël n'a jamais signé le Traité de non-prolifération, et son arsenal nucléaire n'est soumis à aucun contrôle. De plus, ce n'est pas le seul cas dans lequel Israël est soupçonné d'avoir utilisé ce genre de bombes dans une opération sous fausse bannière. Le 12 octobre 2003 à Bali (Indonésie), un engin explosif placé dans une canalisation souterraine détruisit une boîte de nuit fréquentée par des Australiens, faisant 187 morts et plus de 300 blessés. L'attentat, mis sur le compte d'islamistes, stoppa net en Australie un puissant mouvement de protestation contre la guerre en Irak. Selon l'investigateur australien Joe Vials, la force de la déflagration, qui endommagea et mit le feu à 27 bâtiments alentours, est l'indice d'un engin nucléaire, tout comme le fait que 30 personnes ont été totalement vaporisées par l'explosion, et que des centaines d'autres alentours ont reçu des brûlures que les médecins australiens déclarèrent n'avoir jamais vues. Vials conclut à l'usage d'une bombe à fission au plutonium, qui ne laisse derrière elle que des radiations alpha indétectables par les compteurs Geiger, et il accuse l'État d'Israël [5].

Dans le cas du WTC, une poignée d'individus, en deux ou trois jours seulement, ont pu aisément dissimuler des mini-bombes nucléaires, tous les cinq ou dix étages à proximité des colonnes centrales, et les mêmes personnes ont pu déclencher la séquence d'explosions. Scott Forbes, un administrateur de Fiduciary Trust dont les bureaux se trouvaient dans la Tour Sud, rapporta que durant le weekend précédent les attentats, il y eut une coupure d'électricité pendant 36 heures du 48ème au dernier étage, officiellement pour le remplacement du câblage de la tour. La société a été notifiée trois semaines à l'avance de cette coupure. Rien de tel n'avait jamais été nécessaire depuis la construction des tours.

« Sans électricité, il n'y avait pas de cameras de sécurité, pas de verrous de sécurité sur les portes, et beaucoup, beaucoup d' "ingénieurs" allant et venant dans la tour [6]. »

Un weekend a pu suffire pour placer quelques centaines de bombes nucléaires pas plus grosses qu'une pomme. En revanche, la démolition des mêmes Tours jumelles par de la nano-thermite aurait nécessité des centaines de gens travaillant pendant des mois, faisant des dégâts à tous les étages pour fixer les explosifs sur les colonnes centrales. Le professeur Neils Harrit a estimé la quantité nécessaire de nano-thermite entre 29 000 et 144 000 tonnes. L'estimation minimale aurait demandé plus d'un millier de camions, dont le simple déchargement aurait mobilisé une équipe à plein temps pendant plus d'un mois. La discrétion, dans ces conditions, est purement et simplement inconcevable.

Et cependant, la théorie de la « démolition contrôlée » des Tours jumelles par nano-thermite continue d'être promue par les personnalités et les associations les plus en vue au sein du « mouvement pour la vérité sur le 11 Septembre ». La Tour 7 est systématiquement invoquée comme preuve de démolition contrôlée des Tours jumelles, sans que soit jamais soulignée la différence entre l'effondrement de la Tour 7 par le bas et l'explosion des Tours jumelles par le haut. Cela soulève de pénibles questions. Jim Fetzer, fondateur de l'association de savants Scholars for 9/11 Truth, fait l'objet de tentatives de marginalisation au sein du mouvement depuis qu'il s'est prononcé en faveur de l'hypothèse des mini-bombes nucléaires et en a déduit la probable culpabilité d'Israël [7]. Au contraire, Steven Jones, co-fondateur de la même association, récolte un écho beaucoup plus large depuis qu'il s'est séparé de Fetzer pour fonder l'association concurrente Scholars for 9/11 Truth and Justice, qui défend exclusivement la thèse de la nano-thermite.

L'effondrement de la Tour 7 constitue bien la preuve irréfutable qu'il y a une part d'*inside job*, car la démolition contrôlée est manifeste et ne peut être l'œuvre d'Al-Qaïda. Mais ce qui est moins souvent souligné, c'est que cet événement constitue aussi une énigme, car il est difficile de s'expliquer le mobile de son dynamitage. Si la destruction des Tours jumelles était faite pour choquer l'opinion publique et la préparer à la guerre contre le terrorisme, quel était l'intérêt de dynamiter la Tour 7, qu'aucun avion n'avait heurtée, pour ensuite passer sous silence cet effondrement suspect ? Certains investigateurs soupçonnent que la Tour 7 devait disparaître parce qu'elle avait servi de quartier général aux conspirateurs. Elle abritait en effet l'Emergency Command Center du maire de New York Rudolph Giuliani, ainsi que des annexes du Département de la Défense, de la CIA et du Secret Service. Mais faire disparaître les traces du complot d'une manière aussi ostentatoire paraît pour le moins contradictoire. La Tour 7 logeait également l'Internal Revenue Service et la Security and Exchange Commission, qui détenait tous les dossiers de l'enquête sur ENRON. Or, avant que ses dirigeants fussent mis en examen pour fraude massive, ENRON avait été le plus gros donateur de la campagne de Bush Junior. La destruction de la Tour 7 serait-elle, comme l'explosion au Pentagone, destinée accessoirement à détruire les preuves d'une gigantesque corruption dans laquelle les Bush étaient mouillés ?

Et que dire du timing de la destruction de la Tour 7, sept heures environ après les Tours jumelles ? La démolition était-elle programmée pour la matinée, de sorte à être rendue invisible par le nuage de poussière dégagé juste avant par les Tours jumelles, mais a-t-elle été retardée par un problème technique ? Cette hypothèse est cohérente avec les témoignages de deux fonctionnaires de la ville de New York, Michael Hess et Barry Jennings, qui se trouvaient dans la Tour 7 vers 9 h 15 et y ont ressenti des séries d'explosions [8]. L'hypothèse est aussi cohérente avec le fait que les télévisions rapportèrent l'effondrement de la Tour 7 bien avant qu'il ait lieu. Alan Dodds, correspondant sur place de CNN, rapporta au téléphone à 11 h 07 qu'un pompier venait de lui apprendre qu'un troisième immeuble de cinquante étages s'était effondré ; la Tour 7 ne s'effondrera que 6 heures plus tard. À 16 h 54, Jane Standley, correspondante de BBC World à New York, annonce que la Tour 7 s'est effondrée, alors qu'on la voit debout derrière elle [9]. Richard Porter, directeur de l'information à BBC World, expliquera cette « erreur » par « *the chaos and confusion of the day* [10] » (le chaos et la confusion de la journée).

Enfin, il y a le fameux témoignage maladroit de Larry Silverstein [loueur des bureaux situés dans les Tours jumelles, NDLR]. Interviewé pour le documentaire de PBS America Rebuilds en septembre 2002, Silverstein déclara au sujet de la Tour 7 :

« Je me souviens avoir reçu un appel du chef du département des pompiers, me disant qu'ils n'étaient pas sûrs de pouvoir maîtriser le feu, et j'ai dit : "Nous avons déjà perdu tant de vies, peut-être que la meilleure chose à faire est de le tirer [pull it]." Et ils ont pris la décision de le tirer [pull] et on a regardé le bâtiment s'effondrer [11]. »

Tout cela fait beaucoup d'anomalies. Dans le cadre de notre paradigme de la « fausse bannière réversible », le soupçon naît que ces anomalies sont des « dérapages contrôlés ». La démolition de la Tour 7 apparaît elle-même comme une anomalie dans le scénario, quelque chose en trop, un élément étranger à l'opération sous fausse bannière. Elle a été tenue relativement à l'écart des grands médias, parce qu'elle n'était pas destinée au grand public, contrairement à l'écroulement des Tours jumelles. Autrement dit, elle ne fait pas partie de la bannière Al-Qaïda, mais de la sous-bannière *Inside Job*. Elle est l'équivalent d'une arme fumante déposée sur la scène du crime par le criminel, avec les empreintes d'un faux coupable, ou plutôt d'un complice qui doit maintenant se charger de la faire disparaître. De ce point de vue, la démolition de la Tour 7 a deux fonctions : d'une part, elle sert d'appât au mouvement contestataire, ou plutôt d'argument à l'opposition contrôlée pour prétendre, par un raccourci fallacieux, que les Tours jumelles ont aussi été détruites par démolition contrôlée. D'autre part, elle sert d'épée de Damoclès suspendue au-dessus d'une série de têtes dirigeantes, à commencer probablement par Rudy Giuliani. C'est la raison pour laquelle ces informations sont occasionnellement diffusées, à dose homéopathique, par les médias sionistes, qui occasionnellement vont lever un coin du voile Al-Qaïda pour faire apparaître un bout du voile US, avec la menace implicite de lever tout le voile et déclencher une crise constitutionnelle majeure, et peut-être une guerre civile.

Illustrons cela par une émission bien connue des 9/11 truthers. Le 13 novembre 2010, le journaliste Geraldo Rivera consacre une partie de son émission *Geraldo at Large* sur Fox News au 11 Septembre, en donnant la parole au père d'une victime et à un architecte qui contestent la version officielle des faits. Rivera est extrêmement respectueux et s'avoue presque convaincu par leurs arguments. Son programme met justement l'accent sur la Tour 7, dont il nous montre deux fois l'effondrement. Il relaie le témoignage-aveu de Larry Silverstein. Et il insiste lourdement sur le fait que tout cela incrimine le gouvernement américain. Parmi les 9/11 Truthers du monde entier, cette émission a été saluée comme une percée décisive, et a suscité de grands espoirs de voir d'autres chaînes ouvrir le débat. Cependant, quatre ans après, rien n'a vraiment changé. Pourquoi ? Avant de répondre à cette question, il est utile de s'en poser d'autres. En tout premier lieu : comment est-il possible qu'une telle émission soit programmée sur Fox News, qui est la chaîne phare du groupe News Corporation de Rupert Murdoch, sympathisant du Likoud et ami personnel d'Ariel Sharon, la chaîne qui, plus que toute autre, a servi de relais à la propagande guerrière des néoconservateurs ? Qu'il s'agisse d'une bavure est inconcevable. S'il y a une chaîne qui contrôle l'information sur le 11 Septembre, c'est bien la Fox. D'ailleurs, Rivera n'a pas été viré ni même sanctionné. On n'est pas trop surpris d'apprendre à son sujet, dans Wikipedia, que sa mère est issue d'une famille de juifs ashkénazes originaires de Russie et que son éducation a été « essentiellement juive ».

### **Geraldo Rivera sur Fox News :**

En résumé : si vous êtes crédule, vous faites confiance à la thèse officielle et vous croyez que les Tours jumelles se sont écroulées à cause des deux avions de lignes pilotés par des terroristes islamiques, et vous accusez Ben Laden et Al-Qaïda. Si vous êtes sceptique, vous vous renseignez sur les sites conspirationnistes (ou sur la Fox) et vous croyez que les Tours jumelles ont fait l'objet d'une démolition contrôlée par de la nano-thermite, et vous accusez le gouvernement américain en criant *Inside Job*. Dans les deux cas, vous vous êtes fait avoir. Tel est le principe de la double fausse bannière. Seule une grande détermination, accompagnée du labeur et du courage intellectuels que cela suppose, vous permettra de lever ces deux voiles.

### **Drones militaires ou avions fantômes ?**

Nous allons aborder pour finir la seconde question technique qui divise la communauté des chercheurs sur le 11 Septembre. Et puisque nous venons de parler de Fox News, commençons par évoquer un autre programme du même réseau télévisé. Le 4 mars 2001, la chaîne Fox TV diffusa le premier épisode de sa série *The Lone Gunmen*, « The Pilot », vu par 13 millions d'Américains. Des pirates informatiques agissant pour le compte d'une cabale interne au gouvernement parviennent à détourner un avion de ligne par commande à distance, et le dirigent droit sur le WTC, tout en faisant croire à un détournement classique par des terroristes islamiques suicidaires, dans le but de déclencher une guerre mondiale contre le terrorisme [12]. Comment interpréter l'incroyable coïncidence de ce scénario avec le scénario favori du mouvement 9/11 Truth pour expliquer les événements ayant eu lieu six mois plus tard ? Un scénariste de la Fox aurait-il essayé d'alerter l'Amérique ? Peu crédible ! Car en effet, la thèse que les avions qui se sont écrasés sur les Tours jumelles ont été piratés électroniquement est presque unanime dans la communauté des chercheurs sur le 11 Septembre.

Parce que les listes de passagers se sont révélées largement fictives, cette thèse a progressivement évolué vers l'idée que les drones en question n'étaient pas les avions de lignes remplis de passagers, mais des drones militaires déguisés. La thèse des drones restent cependant la vulgate du mouvement 9/11 Truth. Elle est contestable.

### **L'épisode prémonitoire de The Lone Gunmen :**

Toute personne réinformée a compris qu'aucun avion ne s'est écrasé sur le Pentagone le 11 septembre 2001, pas plus qu'à Shanksville en Pennsylvanie. La preuve en a été faite par Thierry Meyssan dès 2001 dans *L'Effroyable Imposture*. Certains vont plus loin et affirment qu'aucun avion ne s'est écrasé sur les Tours jumelles du World Trade Center à New York. Le professeur Morgan Reynolds fit sensation en 2005 en affirmant que les images des crashes, où l'on voit les avions pénétrer entièrement dans les tours comme si leur carcasse et leurs ailes en aluminium léger coupaient les colonnes d'acier, défient les lois physiques. Par conséquent, ces images ne peuvent être que des effets spéciaux assez grossiers. Il n'y aurait pas eu d'avion s'écrasant sur les Tours jumelles. La majorité des 9/11 truthers estiment cette théorie ridicule, et soupçonnent qu'elle ne sert qu'à discréditer la recherche sérieuse. C'est d'ailleurs dans ce but évident que le professeur Reynolds fut invité sur la chaîne Fox News en septembre 2006. J'ai moi-même longtemps pris cette théorie *no plane* pour une supercherie, avant de prendre le temps d'étudier les arguments et les critiques qu'on leur a opposées.

Il est impossible de résumer ces arguments, car ils reposent sur une analyse des images des crashes. Je conseille vivement à chacun de visionner le film d'Ace Baker intitulé *9/11 American Psy Opera*, et tout particulièrement les chapitres 6, 7 et 8, aujourd'hui disponibles avec sous-titres français [sur le site d'Égalité & Réconciliation](#) [13]. Baker montre par exemple que, sur les images de Fox 5 diffusées en semi-direct, le nez de l'avion UA175 émerge clairement de l'autre côté de la Tour Sud, comme si ce nez en résine peu résistant (qu'un oiseau suffit à cabosser) avait pu traverser l'acier et le béton des tours sans dommage. Ace Baker nomme cette anomalie, qui n'a jamais été rediffusée : « le nez de Pinocchio ». Les images en question ont été filmées par Kai Simonsen, qui avant d'être embauché par la Fox vendait ses services comme expert en *video compositing* (synthèse d'images) en temps réel. Baker illustre de façon parfaitement convaincante les techniques infographiques ayant servi à falsifier les images télévisées pour y ajouter des avions.

### **Le « nez de Pinocchio » vu par Ace Baker (en anglais non-sous-titré) :**

Baker a été contredit sur des points de détail mais, à ma connaissance, aucune critique sérieuse n'a invalidé ses arguments clés. Au contraire, de nombreux arguments peuvent être ajoutés à sa démonstration. Ainsi, concernant le premier avion AA11, crashé sur la Tour Nord, l'authenticité de l'unique film du crash, miraculeusement saisi par les frères Jules et Gédéon Naudet et diffusé à la télévision quelques jours après, est mise en doute par de nombreux enquêteurs, pour des raisons techniques aussi bien qu'en raison de soupçons pesant sur l'identité des mystérieux frères Naudet. Autre argument en faveur de la thèse *no plane* : parmi les huit boîtes noires des quatre avions prétendument crashés ce jour-là, quatre n'ont officiellement jamais été retrouvées : il s'agit de celles des deux avions censés avoir percuté les Tours jumelles [14].

La principale réticence à admettre la thèse *no plane* vient du fait que « des milliers » de témoins avaient les yeux fixés sur les Tours jumelles au moment où la seconde a explosé. « S'il n'y avait pas eu d'avion, cela se saurait », dit le sens commun. Répondre à cette objection présuppose quelques recherches sur le pouvoir de manipulation mentale collective de la télévision, ce que Baker ébauche dans son dernier chapitre. Pensons, par comparaison, au vol TWA 800, qui s'écrasa au large de New York le 17 juillet 1996 : 736 témoins ont vu un ou deux missiles se diriger vers l'avion et le percuter ; pourtant, les médias n'ont pas questionné la version officielle de l'incident mécanique, et l'opinion publique s'y est massivement rangée. Or, si le témoignage de quelqu'un qui « a vu » est difficile à ignorer, celui de quelqu'un qui « n'a pas vu » est, presque par définition, sans valeur. Que pèsent quelques milliers de gens déclarant n'avoir pas vu d'avion percuter les Tours jumelles le 11 septembre 2001, face aux plus de deux milliards de gens à travers le monde qui ont vu le second avion en direct en mondovision ? Quelques *sayanim* déclarant à l'antenne l'avoir vu suffiront largement à étouffer les quelques voix de ceux qui s'obtiendront à parler de ce qu'ils n'ont pas vu (et il y en a). Prenons comme exemple le témoignage de Mark Walsh, un employé de la Fox, qui témoigne devant la caméra de la Fox. Il n'a pas seulement vu l'avion s'encaster dans la Tour Sud et les deux tours s'effondrer ; il a été « *témoin de leur effondrement dû à une défaillance structurelle causée par un feu intense* » [15]. Combien d'acteurs comme lui peut-on recruter à New York ?

## Faut-il croire Mark Walsh de la Fox ? (en anglais non-sous-titré)

S'il est établi que les avions s'encastrant dans les Tours jumelles ne sont que des animations vidéo assistées par ordinateur (et je pense que Baker l'a prouvé), cela modifie radicalement notre interprétation des événements. Car dans ce cas, l'opération n'a nécessité que des complicités très ponctuelles au sein de l'appareil militaire américain. En revanche, elle a nécessité une coordination et un contrôle très serré des grandes chaînes télévisées. Et nous savons très bien quelle communauté organisée contrôle ces grandes chaînes : la même dont font partie Larry Silverstein, Paul Bremer et tous les autres super-sayanim new-yorkais qui ont coordonné la destruction des Tours jumelles.

Les raisons de la marginalisation de la thèse *no plane* au sein du mouvement 9/11 Truth apparaissent alors clairement. Dès le départ, les concepteurs de l'effroyable imposture du 11 Septembre ont sciemment jeté les bases d'un faux débat destiné à orienter la contestation. C'est ainsi que le film *In Plane Site* (2004) de Dave von Kleist et William Lewis, qu'on trouvera en français sur Reopen 911 (contrairement au film d'Ace Baker) se focalise sur la question :

« *Les avions sont-ils les avions de ligne que prétend la théorie officielle, ou bien des avions militaires ?* »

Pour orienter la suspicion vers la seconde solution, ils mettent l'accent sur un flash observé au moment de l'impact, qu'ils expliquent comme un missile tiré par l'avion juste avant l'impact. Cela permet de détourner l'attention de la véritable anomalie, qui se trouve dans les images qui suivent immédiatement, où l'on voit les avions pénétrer dans les tours d'acier comme dans du beurre. De même, si aucun avion n'a percuté les Tours jumelles, pas davantage qu'au Pentagone ou à Shanksville, alors toutes les discussions sur l'échec des défenses aériennes doivent être considérées comme des diversions.

Il est intéressant de noter que la thèse des « drones militaires » a été subtilement insinuée par Fox News dès la matinée du 11 Septembre, à travers le témoignage d'un autre « employé de la Fox » du nom de Mark Burnback, qui déclara que l'avion crashé dans la Tour Sud « *ne ressemblait vraiment pas à un avion commercial. Je n'ai pas vu de fenêtres sur le côté. [...] Ce n'était pas un vol normal tel que j'ai pu en voir dans les aéroports* [16] ». ».

## Faut-il croire Mark Burnback de la Fox ?

La célèbre série des films *Loose Change* (2005) contribuera plus encore à orienter le mouvement contestataire vers l'hypothèse des drones subtilisés aux avions de lignes AA11 et UA175, et du même coup sur la piste du complexe militaro-industriel américain. L'un des arguments les plus efficaces des trois jeunes juifs qui ont produit ce film (Dylan Avery, Corey Rowe et Jason Bermas) est un parallèle avec l'opération Northwoods dès le début du film. Il s'agit d'un projet d'opération sous fausse bannière destinée à fabriquer un *casus belli* mensonger contre Cuba. Le général Lyman Lemnitzer, chairman des *Joint Chiefs of Staff*, le présenta en 1962 au secrétaire à la Défense du gouvernement Kennedy, Robert McNamara, qui le rejeta. Le projet comportait une vague d'actes terroristes faussement attribués à Cuba et l'explosion au-dessus des eaux cubaines d'un avion charter supposé transporter des étudiants américains en vacances. L'explosion aurait été précédée de messages radio de détresse indiquant une attaque par un chasseur cubain. Les passagers réels auraient été secrètement transférés sur un autre avion, mais des funérailles nationales seraient organisées pour eux. L'opération Northwoods a été révélée au public par James Bamford en mai 2001, dans son livre *Body of Secrets* [17]. Elle suffit à prouver qu'en 1962 déjà, l'appareil militaire étasunien était capable d'une turpitude analogue au 11 Septembre, du moins en théorie.

### L'opération Northwoods présentée dans *Loose Change* :

Il y a toutefois motif à s'interroger sur l'étonnante coïncidence de la révélation du projet Northwoods par James Bamford quatre mois avant le 11 Septembre, et sur la publicité qu'elle reçut immédiatement sur ABC News. Pour son livre *Body of Secrets*, James Bamford a bénéficié, nous dit son éditeur, d' « *un accès sans précédent à Crypto City [QG de la NSA], aux officiers supérieurs de la NSA, et à des milliers de documents NSA* [18] », tout cela grâce à Michael Hayden, directeur de la NSA de 1999 à 2005. Autrement dit, c'est Hayden qui a fourni à Bamford ses sources, y compris, peut-on supposer, le mémorandum Northwoods. On ne sait où il l'a trouvé puisque ce mémo est censé être la copie retrouvée dans les papiers personnels de Lemnitzer. Qui est Michael Hayden ?



Il co-dirige aujourd'hui le Chertoff Group, la société de conseil en sécurité de l'ancien secrétaire à la Sécurité intérieure, Michael Chertoff (fils d'un rabbin et d'une pionnière du Mossad) [19]. Par ailleurs, Hayden, qui en 2001 se montre généreux avec Bamford en documents classifiés, est en 2013 un fervent partisan de l'emprisonnement des journalistes qui fuient des documents « secret défense ».

On doit donc raisonnablement soupçonner que la publicité autour de Northwoods a été calculée pour pré-conditionner le mouvement contestataire sur le 11 Septembre vers la thèse de l'*Inside Job* impliquant le Pentagone. Certains vont même jusqu'à soupçonner que le document soit un faux [20]. Après tout, Robert McNamara, à qui il était destiné, a déclaré n'en avoir « *absolument aucun souvenir* [21] ». S'il est répertorié sur le site du National Security Archive Project de l'Université George Washington [22], c'est uniquement, semble-t-il, parce que Bamford ou Hayden leur ont fourni une copie. Je crois personnellement que ce projet d'opération Northwoods, aujourd'hui universellement connu dans le mouvement 9/11 Truth, n'a jamais existé. Fabriquer de fausses archives secrètes est une pratique aisée et certainement plus courante qu'on ne croit dans la guerre de l'information ; elle est relativement peu risquée, car qui croira celui qui démentira l'authenticité du document fuité ? Il est à noter que Bermas et Avery, qui font si grand cas d'une opération qui, de toute manière, n'a jamais été mise en pratique, ne soufflent mot de l'attaque du *USS Liberty*, qui, elle, a eu lieu, et traitent d'antisémite toute personne évoquant la piste israélienne.

Pour résumer, si vous êtes crédule, vous croyez que des avions de ligne se sont encastrés dans les Tours jumelles, et vous accusez Al-Qaïda. Si vous êtes sceptique, vous regardez de près ces avions (avec *In Plane Site*), et vous voyez des avions militaires : vous accusez le gouvernement étasunien et vous criez *Inside Job*. Dans les deux cas, vous vous êtes fait avoir. La vérité est ailleurs, en-dessous de ces deux fausses bannières. La découvrir vous entraîne dans les mystères insondables de la manipulation mentale, et vous n'êtes pas sûr d'en revenir sain d'esprit.

**[Fin de la troisième partie]**





## La double imposture du 11 Septembre

### Partie 4 : L'hypothèse du « complot piraté » appliquée à l'assassinat de John F. Kennedy

Dans les trois parties précédentes de cet article, nous avons énoncé plusieurs propositions. Certaines peuvent être considérées comme prouvées, d'autres restent des hypothèses de travail qui méritent d'être débattues. Ce qui me semble incontestable, c'est l'existence d'une « opposition contrôlée » à la thèse officielle du 11 Septembre, qui opère à deux niveaux : au niveau des médias alternatifs de gauche, et au niveau de la mouvance conspirationniste. Les mensonges et manipulations sont démontrés dans ces deux camps. Notre enquête ressemble à un scénario de thriller à rebondissements : le premier coupable identifié n'est pas le bon, mais le second non plus. Le paradigme de la « fausse bannière réversible », quant à lui, n'est qu'un concept imparfait, un point virtuel de perspective permettant d'embrasser ces différents niveaux de désinformation. Mais la réalité qu'il décrit est, je crois, assez bien établie. La notion de « complot piraté » est plus spéculative, et le restera tant qu'une véritable enquête criminelle ne sera pas ouverte. Elle a toutefois en sa faveur le fait qu'elle s'applique de manière satisfaisante à d'autres affaires que le 11 Septembre.

L'idée m'en est venue au moment de l'affaire Merah. Nous avons vu dans cette affaire, à quelques jours d'intervalle, deux faits divers de natures et de portées très différentes, dont le seul lien est le coupable désigné (opportunément éliminé par les services spéciaux). Dans le premier fait divers, trois militaires d'origine maghrébine sont abattus, et l'on soupçonne un groupuscule néo-nazi. L'affaire, un mois avant les élections présidentielles, est suspicieusement providentielle pour permettre au président Sarkozy, en difficulté dans les sondages, de rebondir par une propagande anti-FN. Mais voilà que, quatre jours plus tard, on nous fait croire que trois enfants juifs sont tués dans une école juive (sans témoin crédible et sans autopsie, puisque, pour d'obscures raisons religieuses, les corps sont expatriés illico à Jérusalem). On décrète aussitôt que les deux crimes sont du même auteur : ce n'est donc plus un raciste anti-arabe, mais un arabe antisémite que l'on cherche et que l'on trouve. Notre président n'a d'autre choix que de jouer ce nouveau script, qui implique d'envoyer son ministre de la Justice en Israël pour assurer le président Shimon Pérès et le Premier ministre Benyamin Netanyahou du soutien de la France dans la lutte contre le terrorisme et l'antisémitisme. Tous les candidats à la présidence mettent la kippa et jurent à leur tour de combattre l'antisémitisme et le fanatisme islamique.

Après quelques années de recherche, je suis également tenté de voir dans ce principe du « complot piraté » la solution aux mystères qui entourent l'assassinat de Kennedy. Les bases de cette théorie ont été posées par Gary Wean, dans son livre *There's a Fish in the Courthouse* (1987), qu'ignorent tous les chercheurs à l'exception de Michael Collins Piper dans *Final Judgment*. En se fondant sur une source bien informée de Dallas (le sénateur républicain John Tower), Wean soulève la possibilité que la fusillade ait été mise en scène par la CIA sous la forme d'un assassinat raté, mais que l'opération ait été détournée en vrai assassinat par la *Mishpucka* (la « Famille » en hébreu, soit la mafia russe juive), dont Wean a appris à connaître le pouvoir tentaculaire en tant qu'enquêteur de la police de Los Angeles. L'investigateur Dick Russel renforce indépendamment cette thèse dans *The Man Who Knew Too Much* (1992), après avoir interviewé plusieurs exilés cubains persuadés d'avoir été manipulés.

Le principe du « complot piraté » est cohérent avec les faits bruts de l'assassinat : les balles tirées de derrière la limousine présidentielle, depuis le *School Book Depository*, ont manqué leur cible. Quelques secondes plus tard, Kennedy est touché mortellement par deux balles tirées depuis le *grassy knoll*, devant lui sur la droite. Oswald est arrêté dans l'après-midi et accusé d'avoir tiré depuis le *depository* où il travaille, et d'avoir agi pour le compte de Castro. Mais Johnson fait taire cette rumeur et impose la thèse du tueur solitaire. Deux jours après son arrestation, Oswald est réduit au silence par Jacob Rubenstein, dit Jack Ruby, membre de la pègre juive (la Yiddish Connection) et ancien trafiquant d'armes au profit d'Israël. Ruby était l'ami et partenaire de Mickey Cohen, associé et successeur du fameux Benjamin Siegelbaum, dit Bugsy, l'un des chefs de Murder Incorporated. Selon Gary Wean, Cohen était en contact avec Menachem Begin.

Oswald et Ruby sont les deux personnages clés de l'affaire : le premier est lié à la CIA, mais le second est lié au réseau criminel sioniste. L'avocat de Ruby, William Kunstler, écrit dans ses mémoires que Ruby lui confia avant de mourir avoir tué Oswald « *pour les juifs* », et plus précisément pour « *protéger les juifs américains d'un pogrom qui pourrait résulter de la colère à cause de l'assassinat* [1] ». Son rabbin, Hillel Silverman, qui lui rendit visite en prison, fit la même déclaration [2]. On connaît un autre sioniste notoire qui a agi avec détermination pour empêcher que la vérité ne sorte : Arlen Specter, l'inventeur de la « théorie de la balle unique » (*single bullet theory*), qui attribue cinq blessures (deux à Kennedy et trois à Connally devant lui) à une seule balle. À sa mort en 2012, Specter, fils d'immigrés juifs russes, fut officiellement regretté par le gouvernement israélien comme un « *défenseur infatigable de l'État juif* [3] ».

### La « Balle magique » qui, selon Arlen Specter, aurait causé cinq blessures à Kennedy et Connally

Le principe du « complot piraté » permet de réconcilier les trois thèses qui dominent la recherche sérieuse sur l'assassinat de Kennedy : 1) la thèse de la CIA, du Pentagone et du complexe militaro-industriel, 2) la thèse de Lyndon Johnson, et 3) la thèse d'Israël. Les auteurs défendant la première thèse (qu'on peut nommer *Inside Job*), comme David Talbot [4], James Douglass [5] ou Mark Lane [6], pour ne citer que les plus récents, démontrent de manière irréfutable que la CIA et une faction de l'appareil militaire essayaient de déclencher une guerre contre Castro, et qu'ils étaient prêts à tromper le Président pour le mettre au pied du mur. Mais ils échouent à démontrer qu'ils étaient prêts à l'assassiner : de l'opération clandestine dans le dos du Président à la haute trahison et l'assassinat, il y a un abîme. Et l'on note que ces trois livres ne parviennent pas à identifier le comploteur en chef et se contentent d'incriminer le système. Le personnage de la CIA sur lequel pèsent le plus de soupçons est James Jesus Angleton, qui dirigea de 1954 à 1974

l'Israel Office de l'Agence (par lequel transitaient pratiquement tous les renseignements venant d'URSS). Son biographe Tom Mangold affirme :

« Les plus proches amis d'Angleton à l'étranger venaient du Mossad et il était tenu en très haute estime par ses collègues israéliens et par l'État d'Israël, qui lui décerna de grands honneurs après sa mort [1987] [7]. »

Angleton joua notamment un rôle primordial dans l'entrave à la vérité en s'imposant comme liaison entre la CIA et la Commission Warren.

Mais la faiblesse de la thèse CIA-Pentagone tient à mon sens surtout à cette contradiction flagrante : si la CIA a programmé la mort de Kennedy sous la forme d'un

assassinat sous la fausse bannière de Cuba, pourquoi la guerre contre Cuba, qui était la fin visée, n'a-t-elle pas eu lieu ? Nos auteurs ne fournissent aucune réponse convaincante. Michael Piper, qui, seul contre tous, défend la thèse d'Israël, a quant à lui démontré de façon irréfutable qu'Israël avait un intérêt vital à la mort de Kennedy, car Kennedy était déterminé à empêcher Israël de mener à terme ses projets d'armement nucléaire. Il s'était également vigoureusement engagé en faveur du droit au retour des 750 000 réfugiés palestiniens expulsés de leurs quartiers et villages en 1947-48. Deux choses intolérables pour Ben Gourion et les dirigeants sionistes. Il y en avait une autre encore : l'effort de Kennedy pour restreindre l'influence de l'American Zionist Council, précurseur de l'AIPAC, en l'enregistrant comme agent étranger soumis au Foreign Agents Registration Act de 1938. Pour toutes ces raisons, les sionistes voulaient la mort de Kennedy.

Johnson également. En fait, la thèse incriminant Johnson fusionne avec celle incriminant Israël dès lors qu'on prend conscience que Johnson est l'homme d'Israël. Il l'est depuis le financement de sa première campagne sénatoriale en 1948, financée par Abraham Feinberg, le parrain de la bombe atomique israélienne (qui au même moment, finançait également la seconde campagne présidentielle de Truman en échange de sa reconnaissance d'Israël) [8]. Son accession au pouvoir fut saluée avec soulagement à Tel-Aviv, comme on le lisait dans le quotidien israélien *Yediot Aharonot* :

« Il ne fait aucun doute qu'avec l'accession de Lyndon Johnson, nous aurons davantage d'opportunité d'approcher le Président directement si nous trouvons que la politique étasunienne va contre nos intérêts vitaux [9]. »



Un grand nombre de faits prouvent qu'en 1967, Johnson donna le feu vert pour la guerre préventive d'Israël contre l'Égypte et l'annexion de territoires qui en découla, et que, sous sa direction, la CIA fournit à l'armée israélienne les informations lui permettant de détruire en quelques jours toutes les bases aériennes de l'ennemi. Johnson a probablement aussi approuvé secrètement l'attaque du *USS Liberty* (un navire de la NSA) par des avions et torpilleurs israéliens le 8 juin 1967, une opération sous fausse bannière qui aurait été mise sur le compte de l'Égypte si elle avait réussi, c'est-à-dire si le navire avait été coulé et son équipage exterminé. En 2013, Associated Press a divulgué des enregistrements du Bureau ovale démontrant la « *connection personnelle et souvent émotionnelle* » de Johnson pour Israël, rappelant par ailleurs que durant la présidence de Johnson, « *les États-Unis sont devenus le principale allié diplomatique et le principal fournisseur d'armement d'Israël* ». Un article du *5 Towns Jewish Times* publié sous le titre « *Our First Jewish President Lyndon Johnson ?* », évoquant le soutien de Johnson pour les juifs dans les années 1940 et 1950, puis son rôle dans l'élaboration de la Résolution 242 des Nations unies en faveur d'Israël, conclue :

« Le président Johnson a fermement orienté la politique américaine dans une direction pro-Israël. Dans un contexte historique, le pont aérien d'urgence vers Israël en 1973, le soutien diplomatique constant, l'assistance économique et militaire et les liens stratégiques entre les deux pays peuvent être mis sur le crédit des graines plantées par Johnson. »

L'article mentionne également :

« Des recherches dans l'histoire personnelle de Johnson indiquent qu'il hérita son intérêt pour le peuple juif de sa famille. Sa tante Jessie Johnson Hatcher, qui eut sur lui une influence majeure, était membre de la Zionist Organization of America. »

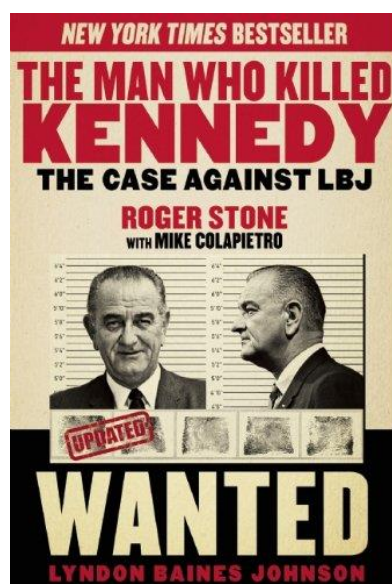
Et, dans une note additionnelle :

« Les faits indiquent que les deux arrière-grands-parents de Johnson du côté maternel étaient juifs. [...] La lignée des mères juives peut être retracée sur trois générations dans l'arbre généalogique de Lyndon Johnson. Il fait peu de doute qu'il était juif [10]. »

Le seul chaînon manquant pour prouver la collusion entre Johnson et Israël serait la preuve que Ruby a agi sur les ordres de Johnson. Ce chaînon est en réalité fourni par l'ancien assistant de Nixon Roger Stone, qui déclara, dans une interview pour *The Daily Caller*, qu'en novembre 1963, en voyant Ruby à la télévision, Nixon l'avait reconnu comme étant « *l'un des "boys" de Johnson* », et que « *Nixon a immédiatement reconnu que Johnson utilisait un de ses hommes de main pour faire le "nettoyage" après le meurtre de Kennedy* [11] ».

## Le réquisitoire de Roger Stone contre Johnson

À la lumière de ce témoignage (de seconde main, il est vrai), il est intéressant de mentionner un mémorandum du FBI daté du 24 novembre 1947, qui décrit Ruby comme un homme de main de Nixon, mais qui est aujourd'hui reconnu par la plupart des chercheurs comme un faux. Ce mémo informe un comité parlementaire enquêtant sur le crime organisé qu' « *un certain Jack Rubenstein de Chicago [...] remplit des fonctions d'information pour le personnel du député Richard Nixon, Républicain de Californie. Il est demandé que Rubenstein ne soit pas entendu comme témoin dans les auditions susmentionnées* [12]. »



Le caractère inauthentique de ce mémo a été démontré par deux anachronismes concernant Nixon et Ruby, et par le fait qu'il porte un *zip code* qui n'existait pas à l'époque. Quelqu'un a donc voulu brouiller la piste rattachant Ruby à Johnson, en le faisant passer pour l'homme de Nixon.

L'hypothèse que Ruby était secrètement missionné par Johnson est cohérente avec les déclarations étranges faites par Ruby à la Commission Warren : Ruby insista pour être conduit à Washington car, dit-il :

« *Je suis le seul qui peux apporter la vérité au Président [...]* Si vous ne m'amenez pas ce soir à Washington pour me donner une chance de prouver mon innocence au Président, alors vous allez voir la chose la plus tragique qui puisse arriver. »

Ruby indique en outre que cette « *chose tragique* » a un rapport avec le sort du peuple juif :

« Il y aura un événement tragique si vous ne prenez pas mon témoignage et si vous ne me disculpez pas afin que mon peuple ne souffre pas à cause de ce que j'ai fait. »

Il craignait, ajouta-t-il, que son acte soit exploité « *pour créer une fausse idée sur certaines personnes de confession juive* », mais cela pouvait être évité « *si notre Président, Lyndon Johnson, apprenait la vérité de moi* [13] ». Ruby semble vouloir adresser à Johnson, à travers les membres de la Commission, un message lourd de sous-entendus, qui semble contenir la menace de révéler l'implication d'Israël dans l'assassinat de Kennedy s'il n'est pas gracié par le nouveau président. L'impression se renforce si l'on compare le respect qu'il affiche pour Johnson, « *notre Président, qui croit en la droiture et la justice* », à l'accusation qu'il lancera en 1967 contre le même Johnson, traité cette fois de « *nazi de la pire espèce* » dans une lettre manuscrite [14]. Cela suggère que Ruby s'est senti trahi par Johnson ; sans doute espérait-il que Johnson le sorte de prison, tout comme, en 1952, Johnson était parvenu à éviter la prison à son tueur Malcolm Wallace, pourtant reconnu coupable de meurtre au premier degré [15].

### **Jacob Rubinstein accuse Lyndon Johnson en 1965 (vidéo en anglais) :**

La déposition de Ruby à la Commission Warren fut obtenue et publiée par la journaliste Dorothy Kilgallen dans le *New York Journal American* du 18-20 août 1964. Kilgallen affirmait en outre avoir interviewé Ruby durant son procès à Dallas, et disait être sur le point de « *dévoiler la véritable histoire* » et publier « *le scoop du siècle* » dans un livre intitulé *Murder One*. Le livre ne parut jamais : Kilgallen fut retrouvée morte d'une overdose d'alcool et de barbituriques le 8 novembre 1965. Sa dernière phrase imprimée disait : « *Cette histoire ne mourra pas, tant qu'il y aura un vrai reporter vivant, et il y en a encore beaucoup de vivants* [16]. »

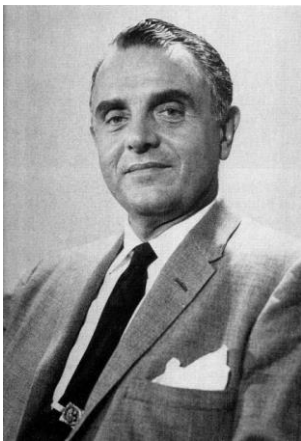
La thèse du « complot piraté » permet d'expliquer l'obstination stupéfiante du pouvoir exécutif à s'accrocher à la thèse du tueur solitaire, cinquante ans après. Elle permet aussi d'expliquer l'obstination des médias américains dans l'obstruction à la vérité. Les livres se focalisant sur la piste CIA-Pentagone nous répètent à l'envie que les grands médias sont sous le contrôle étroit de la CIA, à travers son opération Mockingbird ; c'est un mythe plus qu'une réalité, un mythe d'ailleurs entretenu indirectement par les directeurs des grands médias eux-mêmes, entre autres par la patronne du *Washington Post* Katherine Graham à travers sa biographe Deborah Davis. Davis prétend que Philip Graham (mari de Katharine et longtemps directeur du *Post*) ainsi que Joseph Alsop, l'éditorialiste le plus influent du journal, étaient « contrôlés » par la CIA [17], mais les faits indiquent plutôt leur loyauté envers Israël. Arthur Schlesinger, qui fut un proche assistant de Kennedy, rapporte que ce sont Graham et Alsop qui convainquirent Kennedy de prendre Johnson pour vice-président, dès qu'il apparut que Kennedy l'emporterait aux primaires sur Johnson [18]. Comme l'explique pour sa part Alan Hart, à travers Graham et Alsop, dont l'influence sur l'opinion publique était considérable, « *ce sont les soutiens d'Israël qui ont forcé Kennedy à prendre Johnson comme vice-président* [19] ».

Les grands médias ont largement contribué à orienter les soupçons des sceptiques vers la CIA, avant même l'assassinat. N'est-ce pas Arthur Krock, sioniste notoire, qui le 3 octobre 1963, écrit dans sa colonne quotidienne du *New York Times*, que « *le développement de la CIA est "comparable à une maladie", que même la Maison Blanche ne contrôlait peut-être plus, selon le très haut responsable. [...]* Si les États-Unis sont un jour le théâtre d'un Seven Days in May, *cela viendra de la CIA* [20]. » (*Seven Days in May* est un thriller politique publié en 1962, qui raconte un coup d'État contre le Président). Krock plante un panneau dirigeant à l'avance les soupçons vers la CIA, en laissant entendre que sa source est le Président lui-même [21]. Un mois après l'assassinat de Kennedy, c'est au tour du *Washington Post* de semer à nouveau le soupçon de l'implication de la CIA, en publiant un éditorial signé de l'ancien président Harry Truman, intitulé « *Les États-Unis devraient confiner la CIA au Renseignement* », où il affirmait l'urgence « *d'examiner à nouveau le but et les opérations de notre CIA. [...]* Il y a des questions difficiles auxquelles il faut maintenant répondre. » « *Cela fait quelque temps que je suis perturbé par la manière dont la CIA a été détournée de sa mission originelle. Elle est devenue un bras opérationnel du gouvernement, et dans certains cas détermine la politique. [...]*

Je n'ai jamais pensé en créant la CIA qu'elle serait impliquée dans des opérations troubles et clandestines en temps de paix » au point d'être devenue à travers le monde « [22] ». Truman faisait allusion à l'implication de la CIA dans le renversement ou l'assassinat de chefs d'État étrangers, mais, compte tenu du fait que l'assassinat de Kennedy était encore dans tous les esprits, son message ne pouvait qu'être perçu, au moins de façon subliminale, que comme une incrimination implicite de la CIA dans la tragédie de Dallas.

Cet article fut largement commenté dans les années 70, et donne à Truman le rôle avantageux d'un *whistleblower*. Et cependant ce *mea culpa* n'est vraiment pas dans le style de Truman. Et pour cause : il n'a pas été écrit par lui, mais par son assistant et rédacteur principal, David Noyes. Truman ne l'a probablement pas lu avant publication et a dû le découvrir dans l'édition du matin du *Washington Post* ; c'est peut-être lui, en revanche (et non la CIA), qui exigea son retrait des éditions de l'après-midi [23]. Le rôle de Noyes comme « nègre » de Truman est bien décrit dans le livre de Sidney Krasnoff, *Truman and Noyes : Story of a President's Alter Ego* (Jonathan Stuart Press, 1997), présenté par l'éditeur comme « l'histoire extraordinaire de la relation entre un baptiste du Missouri, sans éducation au-delà du lycée, et d'un juif originaire de Russie avec un doctorat ».

Dans les années 70, lorsque s'ouvrit une nouvelle enquête sur l'assassinat de Kennedy, la presse joua encore un rôle important dans l'orientation des soupçons vers la CIA. Le célèbre journaliste Edward Epstein (qui a encore récemment fait parler de lui en défendant la thèse d'un complot contre Dominique Strauss-Kahn), fit paraître une interview de George De Mohrenschildt dans laquelle ce dernier admettait que Lee Harvey Oswald lui avait été présenté par l'agent J. Walton Moore de la CIA [24]. Mais l'information est douteuse pour plusieurs raisons : premièrement, Moore était connu comme agent du FBI, pas de la CIA. Deuxièmement, De Mohrenschildt n'était plus en mesure de confirmer lorsque parut l'article : il fut retrouvé mort suicidé quelques heures après son interview, le 29 mars 1977 [25]. En fait, l'interview contredit formellement un récit manuscrit laissé par De Mohrenschildt de sa relation avec Oswald [26]. Enfin, le rapport de police indique que la santé mentale de De Mohrenschildt s'était détériorée, et qu'il se plaignait que « les juifs » et « la mafia juive » étaient après lui [27]. L'interview publiée par Epstein ne fait pas mention de cette inquiétude.

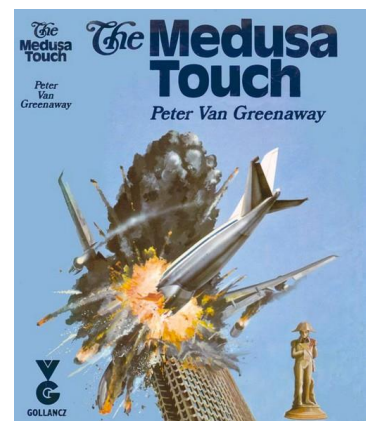


### George de Mohrenschildt

En réalité, dès le lendemain de l'assassinat, on peut soupçonner le réseau sioniste d'avoir orienté la dissidence vers la piste de la CIA, créant ainsi une seconde « fausse bannière » cousue sous la fausse bannière « Oswald-Castro ». Les mauvaises langues soupçonnent par ailleurs Mark Lane, le premier et le plus actif des conspirationnistes accusant la CIA, d'avoir cherché à cacher son appartenance à la communauté juive, en changeant son nom de Levin à Lane. Et il est bien connu que le producteur du film *JFK* (1991) d'Oliver Stone, qui déclencha un fort mouvement d'opinion et motiva l'ouverture de commissions d'enquête sur la CIA, est Arnon Milchan, décrit dans une biographie de 2011 comme « l'un des plus importants agents infiltrés du Renseignement israélien », très impliqué dans la contrebande d'armement nucléaire des États-Unis vers Israël [28].



Notons en passant qu'en 1978, Milchan produisait *The Medusa Touch*, un film décrivant un scénario similaire à l'épisode des *Lone Gunmen* mentionné plus haut, avec un avion télécommandé se crashant sur un gratte-ciel. **Arnon Milchan, au centre, en bonne compagnie**  
**Affiche *The Medusa Touch*, Arnon Milchan 1978**



Pour terminer, il est également intéressant de noter que certains chercheurs tentent de charger Bush père dans l'affaire JFK. C'est notamment le cas de John Hankey avec son documentaire *Dark Legacy* [29].

À y regarder de près, l'idée d'une implication de Bush dans l'assassinat de Kennedy repose sur des conjectures, et probablement, encore une fois, sur un faux mémo top-secret. Les accusations sont les mêmes que celles lancées par Russ Baker dans *Family of Secrets : The Bush Dynasty* (2009) et par Webster Tarpley dans *George Bush : The Unauthorized Biography* (2004). Toutes ces attaques s'appesantissent sur les sympathies pro-nazi et l'antisémitisme présumé du clan Bush. En effet, Prescott Bush, le père de George H.W., codirigeait durant la Seconde Guerre mondiale la Union Banking Corporation, laquelle fut saisie en 1942 par le gouvernement de Roosevelt dans le cadre du Trading with the Enemy Act. Cette information est en vérité anecdotique, puisque jusqu'à l'entrée en guerre des États-Unis, une majorité d'Américains sympathisait avec Hitler, particulièrement dans les milieux industriel et financier WASP. De plus, comparé à l'antisémitisme militant d'un John Ford, celui des Bush était bien discret : ni Baker ni Tarpley ne peuvent leur attribuer un seul propos antisémite, ni d'ailleurs pro-nazi [30].

En résumé : La CIA et les exilés cubains qu'elle sponsorise ont planifié une tentative ratée d'assassinat, prévue pour épargner Kennedy mais le forcer à engager des représailles contre Cuba. Israël ne s'intéresse pas à Cuba mais veut se débarrasser de Kennedy. Lyndon Johnson également. Il est d'ailleurs depuis toujours l'homme d'Israël et a été imposé comme vice-président à Kennedy par le lobby sioniste. Ensemble, la mafia juive et les hommes de Johnson à Dallas transforment l'opération de la CIA en assassinat réussi. Immédiatement après que le tireur de la CIA (Oswald ou pas) ait raté volontairement depuis le School Book Depository, les tueurs du clan Johnson-Sion (peut-être embauchés à Murder, Incorporated, une branche de la Mishpucka) explosent la cervelle de Kennedy depuis le *grassy knoll*. Jacob Rubenstein (alias Jack Ruby), un homme de main de Johnson finit le boulot deux jours plus tard, croyant à tort qu'il obtiendrait la grâce présidentielle. Il mourra en prison en 1967, en traitant Johnson de « nazi de la pire espèce » et confiant à son rabbin et à son avocat avoir agi « pour les juifs ». Une fois au pouvoir, Johnson force sous le chantage la CIA à renoncer à leur faux complot pro-cubain et adopter la théorie du tueur solitaire (il calmera la frustration du complexe militaire en leur offrant le Vietnam au lieu de Cuba). Arlen Specter, « défenseur infatigable de l'État juif », n'aura aucune difficulté à vendre sa « balle magique » aux médias complaisants, tandis que Mark Lane (né Levin) orientait la contestation sur la piste de la CIA avec un article du *Guardian* quatre semaines seulement après l'assassinat. Et durant cinq années, Johnson fera tant pour Israël, notamment en soutenant leur guerre d'expansion de 1967 (malgré le fiasco du *USS Liberty*), que la presse israélienne, fouillant son arbre généalogique, conclura : « Il n'y a aucun doute qu'il est juif. »

**Laurent Guyénot**



## Notes

- [1] Alexandre Soljenitsyne, « Le cri », discours de remerciement pour le Prix Nobel, 1970, publié dans L'Express, 4-11 septembre 1972.
- [2] Primo Levi, « Un testament », dans Lilith, Livre de Poche, 1989. Le narrateur de ce « testament » fictif parle au nom de la confrérie des « arracheurs de dents ». Levi fit une chute mortelle dans sa cage d'escalier juste après la publication italienne de ce récit en livre en 1987.
- [3] "It's very good [...], it will generate immediate sympathy [...], strengthen the bond between our two peoples." James Bennet, "Day of Terror : the Israelis ; Spilled Blood is Seen as Bond that Draws 2 Nations Closer", New York Times, 12 septembre 2001 : <http://www.nytimes.com/2001/09/12/us/day-terror-israelis-spilled-blood-seen-bond-that-draws-2-nations-closer.html>.
- [4] Bob Graham, « Saudi Arabia : Friend or Foe ? », The Daily Beast, 11 juillet 2011, <http://www.thedailybeast.com/articles/2011/07/11/saudi-arabia-friend-or-foe-asks-senator-bob-graham.html>
- [5] "evidence that there were foreign governments involved in facilitating the activities of at least some of the terrorists in the United States", cité par Justin Raimondo, The Terror Enigma : 9/11 and the Israeli Connection, Universal, 2003, p. 64.
- [6] Raimondo, The Terror Enigma, op. cit., p. 3.
- [7] Pour être précis, il faut signaler une tentative d'impliquer également le Pakistan, autre allié des É-U, à travers une « révélation » du Times of India du 9 octobre 2001, selon laquelle « 100'000 dollars ont été transférés au terroriste Mohamed Atta depuis le Pakistan par Ahmed Omar Said Sheikh [agent de l'ISI] à la demande du général Mahmoud [directeur de l'ISI] » (<http://911review.org/Sept11Wiki/Ahmad.GeneralMahmud.shtml>).
- [8] « The Saudi Connection : Osama bin Laden's a lot closer to the Saudi royal family than you think », The Weekly Standard, 29 octobre 2001, <http://www.weeklystandard.com/Content/Public/Articles/000/000/000/393rwyib.asp>
- [9] Stephen Sniegoski, The Transparent Cabal : The Neoconservative Agenda, War in the Middle East, and the National Interest of Israel, Enigma Edition, 2008, p. 204.
- [10] Russ Baker, Family of Secrets : The Bush Dynasty, America's Invisible Government, and the Hidden History of the Last Fifty Years, Bloomsbury Press, 2009, p. 280-98.
- [11] Bandar ben Sultan prendra la tête des services de renseignement saoudiens en 2012, avant d'en démissionner en mars 2014.
- [12] Éric Laurent, La Face cachée du 11 Septembre, Plon, 2004, p. 119-122.
- [13] Richard Clarke, Against all Enemies : Inside America's War on Terror, Simon & Schuster, 2004.
- [14] <http://www.veteranstoday.com/2012/09/04/gwenyth-todd-richard-clarke-a-911-person-of-interest/> L'interview complète est sur <http://noliesradio.org/archives/51351>
- [15] Wesley Clark, Winning Modern Wars, Public Affairs, 2003, p. 130.
- [16] Voir aussi Clark devant le Commonwealth Club of California à San Francisco, le 3 octobre 2007, sur <http://www.youtube.com/watch?v=iY96Z5Mqn40>.
- [17] <http://www.jta.org/2003/10/15/archive/whats-in-a-name-for-clark-clues-to-his-jewish-heritage#ixzz382lkyFzT>
- [18] Les lecteurs de mon livre JFK-11 Septembre (Blanche, 2014) ou de mon article « Le triple jeu des néoconservateurs » (<http://www.voltairenet.org/article177373.html>) remarqueront que j'ai changé mon interprétation du témoignage de Clark, estimant être précédemment « tombé dans le panneau ».
- [19] <http://www.youtube.com/watch?v=EISJTXHELD8invstgating>
- [20] Voir l'interview de Russo et son analyse critique : [www.agoravox.tv/tribune-libre/article/aaron-russo-9-11-mais-qui-est-donc-37688](http://www.agoravox.tv/tribune-libre/article/aaron-russo-9-11-mais-qui-est-donc-37688)
- [21] "An era in which the nations of the world, East and West, North and South, can prosper and live in harmony. [...] A world in which nations recognize the shared responsibility of freedom and justice. A world where the strong respect the rights of the weak." Vidéo : [www.youtube.com/watch?v=Chm7vStGV5I](http://www.youtube.com/watch?v=Chm7vStGV5I)).
- [22] L'Empire invisible, à voir avec sous-titres français sur <http://www.prisedeconscience.org/manipulation-et-complot/lempire-invisible-analyse-du-nouvel-ordre-mondial-1931>
- [23] <http://www.egaliteetreconciliation.fr/La-scandaleuse-interview-de-Jacques-Cheminade-par-Frederic-Haziza-15592.html>
- [24] <http://www.indiegogo.com/projects/the-anatomy-of-a-great-deception>
- [25] <http://www.reopen911.info/11-septembre/visionnez-le-film-choc-one-enquete-sur-al-qaida/>
- [26] "Of course it was Iraq's energy resources. It's not even a question" (cité dans Sniegoski, Transparent Cabal, p. 333).
- [27] Alan Greenspan, Le Temps des turbulences, Jean-Claude Lattès, 2007.
- [28] "I personally believe that there is a deep relationship between the events of 9/11 and peak oil, but it's not something I can prove," dans Oil, Smoke and Mirrors, documentaire de Ronan Doyle, 2007.
- [29] "Big Oil' not only did not promote the invasion, but has failed to secure a single oil field, despite the presence of 160,000 US troops, 127,000 Pentagon/State Department paid mercenaries and a corrupt puppet régime." James Petras, Zionism, Militarism and the Decline of US Power, Clarity Press, 2008, p. 18.
- [30] Sniegoski, Transparent Cabal, op. cit., p. 335-8.

*[JFK/11 Septembre – 50 ans de manipulations](#)*  
*[de Laurent Guyénot](#)*



# 11-Septembre : Inside Job ou Mossad Job ?

par Laurent Guyénot

Le rôle d'Israël dans les événements du 11 Septembre 2001 — qui déterminent le 21ème siècle — fait l'objet d'âpres controverses, ou plutôt d'un véritable tabou au sein même du « Mouvement pour la vérité sur le 11-Septembre » (9/11 Truth Movement) provoquant la mise à l'écart de l'homme par qui le scandale arriva, Thierry Meyssan. La plupart des associations militantes, mobilisées derrière le slogan « 9/11 was an Inside Job » (Le 11-Septembre était une opération intérieure), restent discrètes sur les pièces à conviction mettant en cause les services secrets de l'État hébreux. Laurent Guyénot fait le point sur quelques données aussi incontestables que méconnues, et analyse les mécanismes du déni.

**Réseau Voltaire | 28 juin 2013**

<http://www.voltairenet.org/article179106.html>

Tandis que le rôle d'Israël dans la déstabilisation du monde post-11-Septembre devient de plus en plus évident, l'idée qu'une factions de likoudniks, aidés par leurs alliés infiltrés dans l'appareil d'Etat US, sont responsables de l'opération sous fausse bannière du 11-Septembre devient plus difficile à refouler, et quelques personnalités ont le courage de l'énoncer publiquement. Francesco Cossiga, président d'Italie entre 1985 et 1992, déclara le 30 novembre 2007 au quotidien *Corriere della Sera* : « On nous fait croire que Ben Laden aurait avoué l'attaque du 11 septembre 2001 sur les deux tours à New York — alors qu'en fait les services secrets américains et européens savent parfaitement que cette attaque désastreuse fut planifiée et exécutée par la CIA et le Mossad, dans le but d'accuser les pays arabes de terrorisme et de pouvoir ainsi attaquer l'Irak et l'Afghanistan [1]. » Alan Sabrosky, ancien professeur du *U.S. Army War College* et à la *U.S. Military Academy*, n'hésite pas à clamer sa conviction que le 11-Septembre est « une opération classiquement orchestrée par le Mossad » réalisée avec des complicités au sein du gouvernement états-unien, et sa voix est relayée avec force par quelques sites de vétérans de l'armée U.S., dégoûtés par les guerres ignobles qu'on leur a fait faire au nom du mensonge du 11-Septembre ou de celui des armes de destruction massives de Saddam Hussein [2].

Les arguments en faveur de l'hypothèse du Mossad ne tiennent pas seulement à la réputation du service secret le plus puissant du monde, qu'un rapport de la *U.S. Army School for Advanced Military Studies* (cité par le *Washington Times* la veille du 11-Septembre), décrit comme : « Sournois. impitoyable et rusé. Capable de commettre une attaque sur les forces américaines et de les déguiser en un acte commis par les Palestiniens/Arabes [3]. » L'implication du Mossad, associé à d'autres unités d'élite israéliennes, est rendue évidente par un certain nombre de faits peu connus.

**Le livre électronique de Hicham Hamza, Israël et le 11-Septembre : le Grand Tabou (2013) réunit l'ensemble du dossier à charge d'Israël, avec une rigueur irréprochable et l'ensemble des sources aisément accessibles.**



## Les Israéliens dansants

Sait-on par exemple que les seules personnes arrêtées le jour même et en relation avec les attaques terroristes du 11-Septembre sont des Israéliens [4] ? L'information a été rapportée dès le lendemain par le journaliste Paulo Lima dans *The Record*, quotidien du comté de Bergen dans le New Jersey, d'après des sources policières. Immédiatement après le premier impact sur la tour Nord, trois individus furent aperçus par divers témoins sur le toit d'un van stationné à Liberty State Park dans Jersey City, « en train d'exulter » (*celebrating*), de « sauter de joie » (*jumping up and down*), et de se photographier avec les tours jumelles en arrière-plan. Ils déplacèrent ensuite leur van sur un autre parking de Jersey City, où d'autres témoins les virent se livrer aux mêmes réjouissances ostentatoires.

La police émit aussitôt une alerte BOLO (*be-on-the-look-out*) : « Véhicule possiblement lié à l'attaque terroriste de New York. Van blanc Chevrolet 2000 avec une plaque du New Jersey et un signe 'Urban Moving Systems' à l'arrière, a été vu au Liberty State Park, Jersey City, NJ, au moment du premier impact d'avion de ligne dans le World Trade Center. Trois individus avec le van ont été vus se réjouissant après l'impact initial et l'explosion qui s'en suivit [5]. » Le van fut intercepté par la police quelques heures plus tard, avec à son bord cinq jeunes Israéliens : Sivan et Paul Kurzberg, Yaron Shmuel, Oded Ellner et Omer Marmari. Contraint physiquement de sortir du véhicule et plaqué à terre, le conducteur, Sivan Kurzberg, lança cette phrase étrange : « On est Israéliens. On n'est pas votre problème. Vos problèmes sont nos problèmes. Les Palestiniens sont le problème [6]. » Les sources policières qui informèrent Paulo Lima étaient convaincues de l'implication de ces Israéliens dans les attentats de la matinée : « Il y avait des cartes de la ville dans le van avec certains points surlignés. On aurait dit qu'ils étaient au courant, [...] qu'ils savaient ce qui allait se passer lorsqu'ils étaient à Liberty State Park [7]. » On trouva également sur eux des passeports de nationalités diverses, près de 6 000 dollars en espèces et des billets d'avion *open* pour l'étranger. Les frères Kurzberg furent formellement identifiés comme agents du Mossad. Les cinq Israéliens travaillaient officiellement pour une compagnie de déménagement nommée *Urban Moving Systems*, dont les employés étaient majoritairement israéliens. « J'étais en larmes. Ces types blaguaient et ça me perturbait [8], » révéla au *Record* un des rares employés non-israéliens. Le 14 septembre, après avoir reçu la visite de la police, le propriétaire de l'entreprise, Dominik Otto Suter, quittait le pays pour Tel-Aviv.

L'information divulguée par le *Record*, confirmée par le rapport de police, a été reprise par des sites d'investigation comme le *Wayne Madsen Report* (14 septembre 2005) et *Counterpunch* (7 février 2007). Elle fut aussi rapportée dans quelques grands médias comme mais d'une façon qui minimisait sa portée : le *New York Times* (21 novembre 2001) omettait de préciser la nationalité des individus, tout comme Fox News et l'agence *Associated Press*. Le *Washington Post* (23 novembre 2001) disait bien qu'ils étaient Israéliens, mais passa sous silence leur apparente préconnaissance de l'événement. En revanche, *The Forward* (15 mars 2002), magazine de la communauté juive new-yorkaise, révéla, d'après une source anonyme du renseignement états-unien, qu'*Urban Moving Systems* était une antenne sous couverture du Mossad (ce qui ne l'empêcha pas de bénéficier d'un prêt fédéral de 498 750 dollars, comme le révèlent les archives du fisc [9]).

Le FBI diligenta sur cette affaire une enquête consignée dans un rapport de 579 pages, partiellement déclassifié en 2005 (il le sera totalement en 2035). Le journaliste indépendant Hicham Hamza a analysé ce rapport en détail dans son livre : *Israël et le 11-Septembre : le Grand Tabou*. Il en ressort plusieurs éléments accablants. Tout d'abord, les photos prises par ces jeunes Israéliens les montrent effectivement dans des attitudes de célébration devant la tour Nord en feu : « Ils souriaient, ils s'embrassaient et ils se tapaient mutuellement dans les mains. » Pour expliquer cette attitude, les intéressés dirent qu'ils s'étaient simplement réjoui « que les États-Unis auraient maintenant à prendre des mesures pour arrêter le terrorisme dans le monde » (alors que, à ce point, une majorité de gens pensait à un accident plutôt qu'à un acte terroriste). Plus grave, un témoin au moins les a vus positionnés dès 8 heures, soit avant qu'un avion ne percute la première tour, tandis que d'autres certifient qu'ils prenaient déjà des photos cinq minutes après, ce que confirment leurs photos. Un ancien employé confirma au FBI l'ambiance fanatiquement pro-israélienne et anti-américaine qui régnait dans l'entreprise, prêtant même à son directeur Dominik Otto Suter ces paroles : « Donnez-nous vingt ans et nous nous emparerons de vos médias et détruirons votre pays. » Les cinq Israéliens arrêtés étaient en contact avec une autre entreprise de déménagement dénommée *Classic International Movers*, dont quatre employés avaient été interrogés indépendamment pour leur liens avec les dix-neuf pirates de l'air présumés. L'un d'eux avait téléphoné à « un individu en Amérique du Sud possédant des liens authentiques avec les militants islamiques au Moyen Orient. » Enfin, « un chien renifleur donna un résultat positif pour la présence de traces d'explosifs dans le véhicule [10]. »

Comme le remarque Hamza, la conclusion du rapport laisse songeur : le FBI informe la police locale, qui détient les suspects, « que le FBI n'a plus aucun intérêt à enquêter sur les détenus et qu'il convient d'entamer les procédures d'immigration appropriées [11]. » Une lettre du Service fédéral de l'immigration et de la naturalisation prouve qu'en fait la direction du FBI avait recommandé la clôture de l'enquête dès le 24 septembre 2001. Les cinq Israéliens passèrent cependant 71 jours dans une prison de Brooklyn, au cours desquels ils refusèrent puis échouèrent plusieurs fois au détecteur de mensonge. Puis ils furent rapatriés sous la simple charge de *visa violations*.

Omer Marmari, Oded Ellner et Yaron Shmuel, trois des cinq « Israéliens dansants », sont invités à témoigner dans une émission israélienne dès leur retour en novembre 2001. Niant être membres du Mossad, l'un d'eux déclara candidement : « Notre but était d'enregistrer l'événement. »

On doit, pour finir, évoquer un détail essentiel de cette affaire, qui apporte peut-être une explication supplémentaire au comportement exhubérant de ces jeunes Israéliens : certains témoins précisent, dans leurs appels à la police, que les individus se réjouissant sur le toit de leur van semblaient « arabes » ou « Palestiniens ». En particulier, peu après l'effondrement des tours, un appel anonyme à la police de Jersey City, rapporté le jour même par *NBC News*, signale « un van blanc, avec deux ou trois types à l'intérieur, ils ressemblent à des Palestiniens et ils tournent autour d'un bâtiment » ; l'un d'eux « mélange des choses et il a cet uniforme 'sheikh'. [...] Il est habillé comme un arabe [12]. » Tout porte à croire que ces individus étaient précisément les cinq Israéliens arrêtés plus tard. Deux hypothèses viennent à l'esprit : ou bien nos faux démenageurs se sont effectivement livrés à une mise en scène pour apparaître comme arabes/Palestiniens, ou bien le ou les témoins les ayant décrits comme tels étaient des complices. Dans un cas comme dans l'autre, il ressort que leur but était d'initier la rumeur médiatique qu'on avait repéré des musulmans qui non seulement se réjouissaient des attentats, mais en avaient préconnaissance.

L'information fut effectivement diffusée sur certaines radios dès midi, et sur *NBC News* dans l'après-midi. Je penche personnellement pour la seconde hypothèse (les informateurs complices plutôt que de vrais déguisement arabes), car le rapport de police ne signale pas de vêtement exotique trouvé dans le van, mais surtout parce que l'informateur cité plus haut, qui insiste sur ce détail vestimentaire, semble avoir voulu induire en erreur la police sur la localisation exacte du van ; ce dernier ne fut intercepté que parce que la police, au lieu de se contenter de cette localisation, barra tous les ponts et souterrains entre New Jersey et New York. Mais l'important est ceci : Si les Israéliens n'avaient pas été interpellés en fin d'après-midi, l'histoire aurait probablement fait la une des journaux sous le titre : *The Dancing Arabs*. Au lieu de ça,

elle fut totalement étouffée et ne circula que confidentiellement, sous le titre *the dancing Israelis*, ou *the highfivers*.



**Ehud Barak, ancien chef du Renseignement militaire israélien (Sayeret Matkal), était premier ministre de juillet 1999 à mars 2001. Remplacé par Ariel Sharon, il s'installe aux États-Unis comme conseiller pour Electronic Data Systems et pour SCP Partners, une compagnie écran du Mossad spécialisée dans les questions de sécurité qui, avec ses partenaires**

**Metallurg Holdings et Advanced Metallurgical, avait la capacité de produire de la nano-thermite. SCP Partners disposait d'un bureau à moins de dix kilomètres d'Urban Moving Systems. Une heure après la désintégration des tours, Ehud Barak est sur le plateau de BBC World pour désigner Ben Laden comme principal suspect (Bollyn, Solving 9-11, p. 278-280).**

## 200 espions experts en explosifs

Peu de gens, même parmi les *9/11 Truthers*, connaissent cette histoire d'« Israéliens dansants » (on attend toujours, par exemple, que l'association Reopen 9/11 en parle sur son site francophone, pourtant très pointus sur tous les autres aspects du dossier). Peu de gens également savent qu'à la date des attentats, les polices fédérales US étaient occupées à démanteler le plus vaste réseau d'espionnage israélien jamais identifié sur le sol états-unien. En mars 2001, le *National CounterIntelligence Center* (NCIC) avait posté ce message sur son site web : « Durant les dernières six semaines, des employés des bureaux fédéraux situés dans tout les États-Unis ont signalé des activités suspectes liées à des individus se présentant comme des étudiants étrangers vendant ou livrant des œuvres d'art. » Le NCIC précise que ces individus, de nationalité israélienne, « se sont également rendus aux domiciles privés d'officiers fédéraux sous le prétexte de vendre des objets artistiques [13]. »

Puis dans l'été, la *Drug Enforcement Agency* (DEA), après avoir été visée par un grand nombre d'incidents de ce type, compila un rapport qui sera révélé au public par le *Washington Post* le 23 novembre 2001, puis dans *Le Monde* le 14 mars 2002, avant d'être rendu entièrement accessible par le magazine français *Intelligence Online*. Ce rapport liste 140 Israéliens appréhendés depuis mars 2001. Âgés entre 20 et 30 ans et organisés en équipes de 4 à 8 membres, ils ont visité au moins « 36 sites sensibles du Département de la Défense ».



Nombres d'entre eux furent identifiés comme membres du Mossad ou du Aman (renseignement militaire israélien), et six étaient en possession de téléphones payés par un ancien vice-consul israélien. Soixante arrestations eurent encore lieu après le 11-Septembre, ce qui porte à 200 le nombre d'espions Israéliens arrêtés. Tous furent finalement relâchés.

**Michael Chertoff, citoyen israélien, fils d'un rabbin orthodoxe et d'une pionnière du Mossad, dirigeait la Criminal Division du Department of Justice en 2001, et fut à ce titre responsable de la rétention et destruction de toutes les preuves concernant le 11-Septembre — des caméras du Pentagone aux poutres du World Trade Center. C'est à lui également que les « Israéliens dansants » doivent leur discret rapatriement.**

**En 2003, il fut nommé à la tête du nouveau Department of Homeland Security, chargé du contre-terrorisme sur le territoire états-unien, ce qui lui permet de contrôler la dissidence tout en continuant à restreindre l'accès au dossier du 11-Septembre à travers la loi Sensitive Security Information.**

Le rapport de la DEA conclut que « la nature des comportements des individus [...] nous conduit à penser que les incidents constituent peut-être une activité de collecte de renseignement [14]. » Mais la nature des renseignements collectés reste inconnue. Il se pourrait qu'en fait l'espionnage n'ait été qu'une couverture secondaire — un sous-vêtement — de ces *Israeli art students*, si l'on considère les formations militaires reçues par certains comme *demolition/explosive ordnance expert, combat engineer, bomb disposal expert, electronic signal intercept operator*, selon la DEA. L'un des agents arrêtés, Peer Segalovitz, « a reconnu qu'il était capable de faire exploser des bâtiments, des ponts, des voitures, et tout ce qu'il voulait [15]. » Pourquoi ces agents israéliens auraient-ils fait diversion sur leur véritable mission par une campagne d'espionnage aussi ostentatoire qu'improductive, curieusement concentrée sur la *Drug Enforcement Agency* ? La réponse à cette question est suggérée par un lien troublant, de nature géographique, entre ce réseau et les attentats du 11-Septembre.

Selon le rapport de la DEA, « La localité d'Hollywood en Floride semble être le point focal de ces individus [16]. » En effet, plus d'une trentaine des faux étudiants-espions israéliens arrêtés peu avant le 11 septembre vivaient dans ou près de la ville d'Hollywood en Floride, où s'étaient précisément regroupés 15 des 19 prétendus pirates de l'air islamistes (9 à Hollywood même, 6 à proximité). L'un d'eux, Hanan Serfaty, par qui transita au moins 100 000 dollars en trois mois, avait loué deux appartements à Hollywood à proximité immédiate de l'appartement et de la boîte postale loués par Mohamed Atta, qu'on nous présentera comme le chef de la bande des pirates de l'air. Quels étaient les rapports entre les « espions israéliens » et les « terroristes islamistes » ? Selon l'explication embarrassée des médias alignés, les premiers ne faisaient que surveiller les seconds. Écoutons par exemple David Pujadas introduisant l'article d'*Intelligence Online* au journal télévisé du 5 mars 2002 sur France 2 :

« Toujours à propos d'Israël, mais concernant l'Afghanistan maintenant, cette affaire d'espionnage, qui sème le trouble : un réseau israélien a été démantelé aux États-Unis, notamment en Floride : l'une de ses missions aurait été de pister les hommes d'Al-Qaïda (c'était avant le 11 septembre). Certaines sources vont même plus loin : elles indiquent que le Mossad n'aurait pas livré toutes les informations en sa possession. » Cette explication euphémique est un bel exemple de *damage control*. Israël en ressort à peine entachée, puisqu'on ne peut raisonnablement blâmer un service d'espionnage de ne pas partager ses informations. Tout au plus Israël pourra-t-il être accusé d'avoir « laissé faire », ce qui lui garantit l'impunité. Ainsi s'explique, à mon avis, la sous-couverture d'espions des faux étudiants israéliens, en réalité experts en attentats sous fausse bannière. En fait, leur couverture volontairement grossière d'étudiants était faite pour attirer l'attention sur leur couverture secondaire, celle d'espions, qui servirait d'alibi à leur proximité avec les pirates supposés.

*Pourquoi Pujadas (propulsé au journal télévisé de France 2 tout juste une semaine avant le 11-Septembre) évoque-t-il l'Afghanistan, qui n'a aucun rapport avec l'information qu'il introduit ? Le lapsus ne peut être que volontaire et illustre « le grand tabou » dont parle Hicham Hamza : ne jamais mentionner le 11-Septembre et Israël dans la même phrase.*

La vérité est probablement qu'ils n'espionnaient pas ces pirates, mais qu'ils les manipulaient, les finançaient, et probablement les ont éliminés peu avant le 11-Septembre. Un article du *New York Times* du 18 février 2009 a établi qu'Ali al-Jarrah, cousin d'un pirate présumé du vol UA93, Ziad al-Jarrah, avait été pendant 25 ans espion pour le Mossad, infiltré dans la résistance palestinienne et dans le Hezbollah depuis 1983. Il est actuellement en prison au Liban. Rappelons également que le Mohamed Atta de Floride était un faux. Le vrai Mohamed Atta, qui téléphona à son père au lendemain des attentats (comme ce dernier le confirma au magazine allemand *Bild am Sonntag* fin 2002), est décrit par sa famille comme réservé, pieux, évitant les femmes et ayant la phobie des avions. Il s'était fait voler son passeport en 1999 alors qu'il étudiait l'architecture à Hambourg. Le faux Mohamed Atta de Floride vivait avec une strip-teaseuse, mangeait du porc, aimait les voitures rapides, les casinos et la cocaïne. Comme l'a rapporté le *South Florida Sun-Sentinel* dès le 16 septembre (sous le titre « Suspects' Actions Don't Add Up » (« Les comportements des suspects ne collent pas »), suivi par de nombreux quotidiens nationaux, ce Atta s'est saoulé, drogué et a payé les services de plusieurs prostituées dans les semaines et les jours précédant le 11-Septembre, et quatre autres des terroristes suicidaires ont eu des comportements similaires peu compatibles avec des islamistes se préparant à la mort [17].

## Le réseau new-yorkais

Selon l'agent renégat Victor Ostrovsky (*By Way of Deception*, 1990), le Mossad tire son efficacité de son réseau international de *sayanim* (« collaborateurs »), terme hébreu désignant des juifs vivant hors d'Israël et prêts à accomplir sur demande des actions illégales, sans nécessairement connaître leur finalité. Ils se comptent par milliers aux États-Unis, et particulièrement à New York, où se concentre la communauté juive US. Larry Silverstein, titulaire du bail des tours jumelles depuis avril 2001, apparaît comme l'archétype du *sayan* du 11-Septembre. Il est membre dirigeant de la *United Jewish Appeal Federation of Jewish Philanthropies of New York*, le plus grand levéur de fonds américains pour Israël (après l'État US, qui verse chaque année trois milliards d'aide à Israël). Silverstein était aussi, au moment des attentats, l'ami intime d'Ariel Sharon et de Benjamin Netanyahou, avec qui il est en conversation téléphonique chaque dimanche, selon le journal israélien *Haaretz*. Le partenaire de Silverstein dans le bail du WTC était, pour le centre commercial du sous-sol, Frank Lowy, un autre « philanthrope » sioniste proche d'Ehud Barak et Ehud Olmert, ancien membre de la Haganah. Le chef de la *New York Port Authority*, qui privatisa le WTC en concédant le bail à Silverstein et Lowy, était Lewis Eisenberg, également membre de la *United Jewish Appeal Federation* et ancien vice-président de l'AIPAC. Silverstein, Lowy et Eisenberg furent sans aucun doute trois hommes clés dans la planification des attentats contre les tours jumelles.

*Lucky Larry ! Chaque matin, sans exception, Larry Silverstein prenait son petit-déjeuner au Windows on the World au sommet de la tour Nord du WTC. Jusqu'au matin du 11 septembre, où il avait rendez-vous chez le dermatologue.*

D'autres membres du réseau new-yorkais peuvent être identifiés. Selon le rapport du NIST, le Boeing qui s'encadra dans la tour Nord « a fait une entaille de plus de la moitié de la largeur du bâtiment et qui s'étendait du 93ème au 99ème étage. Tous ces étages étaient occupés par Marsh & McLennan, une compagnie d'assurance internationale qui occupait également le 100ème étage [18]. » Le PDG de Marsh & McLennan est alors Jeffrey Greenberg, membre d'une riche famille juive qui contribua massivement à la campagne de George W. Bush. Les Greenberg étaient aussi les assureurs des tours jumelles et, le 24 juillet 2001, ils avaient pris la précaution de réassurer leur contrat auprès de concurrents, qui durent indemniser Silverstein et Lowy. Et comme le monde des néoconservateurs est petit, en novembre 2000, le conseil d'administration de Marsh & McLennan accueille Paul Bremer, président de la *National Commission on Terrorism* au moment des attentats, et nommé en 2003 à la tête de la *Coalition Provisional Authority* (CPA) en 2003

*Paul Bremer intervient le 11 septembre 2001 sur le plateau de NBC, calme et détendu, tandis que 400 employés de sa compagnie sont portés disparus (au final, 295 employés et plus de 60 collaborateurs du groupe seront officiellement dénombrés parmi les victimes).*

Des complicités devront aussi être cherchées dans les aéroports et les compagnies aériennes impliquées dans les attentats. Les deux aéroports d'où sont partis les vols AA11, UA175 et UA93 (l'aéroport Logan à Boston et l'aéroport Newark Liberty près de New York) sous-traitaient leur sécurité à la compagnie *International Consultants on Targeted Security* (ICTS), une firme à capital israélien présidée par Menahem Atzmon, un des trésoriers du Likoud.

Une enquête approfondie permettrait certainement de remonter à d'autres complicités. Elle devrait par exemple s'intéresser à *Zim Israel Navigational*, un géant du transport maritime détenu à 48 % par l'État hébreu (connu pour servir occasionnellement de couverture aux services secrets israéliens), dont l'antenne états-unienne quitta ses bureaux du WTC avec ses 200 employés le 4 septembre 2001, une semaine avant les attentats — « comme par un acte de Dieu [19] », commente le PDG Shaul Cohen-Mintz.

### It's the oil, stupid !

Tous ces faits donnent un sens nouveau aux propos du membre de la Commission sur le 11-Septembre Bob Graham, qui citait dans son interview à PBS en décembre 2002, « des preuves que des gouvernements étrangers ont contribué à faciliter les activités d'au moins certains des terroristes aux États-Unis [20]. » Graham, bien sûr, voulait parler de l'Arabie saoudite. Pourquoi la famille Saoud aurait-elle aidé Oussama Ben Laden, après l'avoir déchu de sa nationalité saoudienne et avoir mis sa tête à prix pour ses attentats sur leur sol ? La réponse de Graham, formulée en juillet 2011, est : « la menace de soulèvements sociaux contre la monarchie, conduits par Al-Qaïda [21]. » Les Saoud auraient aidé Ben Laden sous sa menace de fomenter une révolution. Cette théorie ridicule (que Graham, à court d'argument, développa dans un roman) [22] n'a qu'un seul but : détourner les soupçons loin du seul « gouvernement étranger » dont les liens avec les terroristes présumés sont démontrés, Israël, vers son ennemi l'Arabie Saoudite. On sourit pareillement en lisant, dans le résumé du livre *La Guerre d'après* (2003) de l'anti-saoudien Laurent Murawiec, que « Le pouvoir royal [saoudien] a réussi au fil des ans à infiltrer des agents d'influence au plus haut niveau de l'administration américaine et à organiser un efficace lobby intellectuel qui contrôle désormais plusieurs universités du pays parmi les plus prestigieuses [23]. »

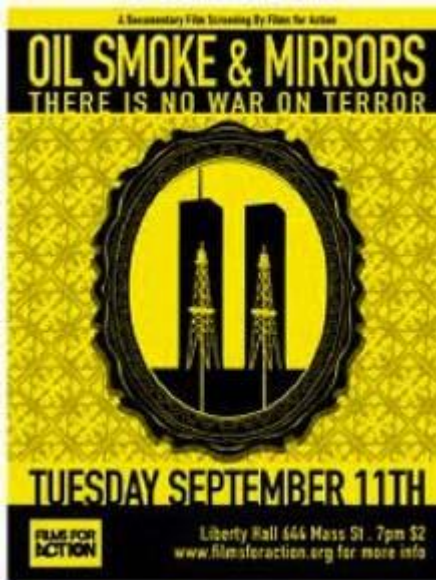


En affirmant en outre que la piste saoudienne a été étouffée en raison de l'amitié entre les Bush et les Saoud, Graham et ses amis néoconservateurs se servent de George W. Bush comme fusible ou paratonnerre. La stratégie paye, puisque le *9/11 Truth movement*, dans son ensemble, s'acharne contre lui et renacle à prononcer le nom d'Israël. On reconnaît l'art de Machiavel : faire accomplir le sale boulot par un autre, puis diriger la vindicte populaire contre lui.

**Comme je l'ai montré ailleurs, une dénomination plus appropriée pour les « néo-conservateurs » serait « machiavelo-sionistes ». Michael Ledeen en donne la preuve dans un article de la {Jewish World Review} du 7 juin 1999, où il défend la thèse que Machiavel était « secrètement juif » comme l'étaient à l'époque des milliers de familles nominalement converties au catholicisme sous menace d'expulsion (principalement les Marranes issus de la péninsule ibérique). « Écoutez sa philosophie politique et vous entendrez la musique juive » Par définition, le machiavélisme avance masqué par un discours vertueux (c.a.d. droit-de-l'homme), mais un nombre croissant de sionistes s'en réclament ouvertement : un autre exemple avec le livre d'Obadiah Shoher, "Samson Blinded : A Machiavellian Perspective on the Middle East Conflict".**

Le jour où, sous la pression de l'opinion publique, les grands médias seront forcés d'abandonner la thèse officielle, le mouvement constestataire aura déjà été soigneusement infiltré, et le slogan *9/11 is an inside job* aura préparé les esprits à un déchaînement contre Bush, Cheney et quelques autres, tandis que les néoconservateurs resteront hors d'atteinte de toute Justice. Et si, par malheur, le jour du grand déballage, les médias sionisés ne parvenaient pas à maintenir Israël hors d'atteinte, l'État hébreu pourra toujours jouer la carte chomskienne : *America made me do it*. Noam Chomsky [24], qui campe à l'extrême gauche depuis que le trotskiste Irving Kristol virait à l'extrême droite pour former le mouvement néoconservateur, continue en effet d'asséner sans relâche la thèse éculée qu'Israël ne fait qu'exécuter la volonté des États-Unis, dont elle ne serait que le 51ème État et le gendarme au Proche-Orient.

Selon Chomsky et les figures médiatisées de la gauche radicale états-unienne comme Michael Moore, la déstabilisation du Proche-Orient serait la volonté de Washington avant d'être celle de Tel-Aviv. La guerre d'Irak ? Pour le pétrole évidemment : « Bien sûr que c'était les ressources énergétiques de l'Irak. La question ne se pose même pas [25]. » Signe des temps, voilà Chomsky rejoint dans ce refrain par Alan Greenspan, directeur de la Réserve Fédérale, qui dans son livre *Le Temps des turbulences* (2007) fait mine de concéder « ce que tout le monde sait : l'un des grands enjeux de la guerre d'Irak était le pétrole de la région ».



« Je crois personnellement qu'il y a une relation profonde entre les événements du 11-Septembre et le pic pétrolier, mais ce n'est pas quelque-chose que je peux prouver, » énonce déjà Richard Heinberg, spécialiste de la déplétion énergétique, dans le documentaire {Oil, Smoke and Mirrors}{.} Autant dire que la thèse relève de la foi irrationnelle.

À cela il faut répondre, avec James Petras (*Zionism, Militarism and the Decline of US Power*), Stephen Sniegoski (*The Transparent Cabal*) ou Jonathan Cook (*Israel and the Clash of Civilizations*) : « Big Oil non seulement n'a pas encouragé l'invasion, mais n'a même pas réussi à contrôler un seul puits de pétrole, malgré la présence de 160 000 soldats états-uniens, 127 000 mercenaires payés par le Pentagone et le Département d'État, et un gouvernement fantoche corrompu [26] ». Non, le pétrole n'explique pas la guerre en Irak, pas plus qu'il n'explique la guerre en Afghanistan, pas plus qu'il n'explique l'agression de la Syrie par mercenaires interposés, pas plus qu'il n'explique la guerre programmée contre l'Iran. Et ce n'est certainement

pas le lobby du pétrole qui a le pouvoir d'imposer le « grand tabou » sur toute la sphère médiatique (de Marianne aux Échos, pour ce qui concerne la France).

### La culture israélienne de la terreur sous fausse bannière

Un petit rappel s'impose ici, pour mieux situer le 11-Septembre dans l'histoire. Les États-Unis ont une longue pratique dans la fabrication des faux prétextes de guerre. On pourrait remonter à 1845 avec la guerre expansionniste contre le Mexique, déclenchée par des provocations américaines sur la zone contestée de la frontière avec le Texas (la rivière Nueces selon le Mexique, le Rio Grande selon les Texans) jusqu'à ce que des affrontements donnent au président James Polk (un Texan) l'occasion de déclarer que les Mexicains « ont versé le sang américain sur le sol américain. » Après la guerre, un député du nom d'Abraham Lincoln fit reconnaître par le Congrès le caractère mensonger de ce *casus belli*. Par la suite, toutes les guerres entreprises par les États-Unis l'ont été sous de faux prétextes : l'explosion du *USS Maine* pour la guerre contre l'Espagne à Cuba, le torpillage du *Lusitania* pour l'entrée dans la Première Guerre mondiale, Pearl Harbor pour la seconde, et le Golfe du Tonkin pour l'embrassement du Nord-Vietnam. Cependant, seule l'explosion du *USS Maine*, qui fit peu de morts, relève à proprement parler du stratagème de fausse bannière ; encore n'est-ce pas certain.

**Le paquebot transatlantique {RMS Lusitania} fut torpillé le 7 mai 1915 par les Allemands, alors qu'il naviguait dans une zone de guerre. C'est par le slogan {Remember the Lusitania} que le président Woodrow Wilson mobilisa ensuite l'opinion US en faveur de l'entrée en guerre. Le fait qu'une seule torpille ait suffi à couler le navire en quinze minutes suscite des questions. Dans son journal, le colonel Mendel Edward House, conseiller de Wilson, rapporte une conversation qu'il eut peu avant avec le ministre des Affaires étrangères britannique Edward Grey (qui deviendra en 1919 ambassadeur aux États-Unis). « Que feraient les Américains si les Allemands coulaient un transatlantique avec des passagers américains à bord ? » demanda Grey. House lui répondit : « Je pense qu'un feu d'indignation balayerait les États-Unis et que cela suffirait à nous entraîner dans la guerre »**



En revanche, c'est un fait qu'Israël a un passé chargé et une grande expertise des attaques et attentats sous faux drapeaux. Une histoire mondiale de ce stratagème devrait sans doute consacrer la moitié de ses pages à Israël, pourtant la plus jeune des nations modernes. Le pli a été pris avant même la création d'Israël, avec l'attentat du King David Hotel, quartier-général des autorités britanniques à Jérusalem. Le 22 juillet 1946 au matin, six terroristes de l'Irgun (la milice terroriste commandée par Menahem Begin, futur premier ministre) habillés en Arabes pénètrent dans le bâtiment et déposent autour du pilier central du bâtiment 225 kg d'explosif TNT cachés dans des bidons de lait, tandis que d'autres miliciens de l'Irgun répandent des explosifs le long des routes d'accès à l'hôtel pour empêcher l'arrivée des secours.

Quand un officier britannique se montre suspicieux, une fusillade éclate dans l'hôtel et les membres du commando s'enfuient en allumant les explosifs. L'explosion tua 91 personnes, majoritairement des Britanniques, mais aussi 15 juifs.

Le stratagème fut répété en Égypte durant l'été 1954, avec l'Opération *Susannah*, dont le but était de compromettre le retrait des Britanniques du Canal de Suez exigé par le colonel Abdul Gamal Nasser avec le soutien du président Eisenhower. Cette opération fut également éventée et reste connu comme « l'Affaire Lavon », du nom du ministre israélien qui fut porté responsable. La plus célèbre et la plus calamiteuse des attaques israéliennes sous fausse bannière est celle du navire américain de la NSA *USS Liberty*, le 8 juin 1967 au large de l'Égypte, deux jours avant la fin de guerre des Six Jours ; on y voit déjà à l'œuvre une collaboration profonde entre Israël et les USA, l'administration Johnson ayant couvert et peut-être même incité ce crime contre ses propres ingénieurs et soldats. J'ai évoqué ces deux affaires dans un précédent article et n'y reviens pas [27].

En 1986, le Mossad a tenté de faire croire qu'une série d'ordres terroristes était transmise depuis la Libye à diverses ambassades libyennes dans le monde. Selon l'ancien agent Victor Ostrovsky (*By Way of Deception*, 1990), le Mossad utilisa un système spécial de communication nommé « Cheval de Troie » implanté par des commandos à l'intérieur du territoire ennemi. Le système agit comme station relais pour de fausses transmissions émises depuis un navire israélien et réémises instantanément sur une fréquence utilisée par l'État libyen. Ainsi que le Mossad l'avait espéré, la NSA capta et déchiffra les transmissions, qui furent interprétées comme une preuve que les Libyens soutenaient le terrorisme, ce que des rapports du Mossad venaient opportunément confirmer. Israël comptait sur la promesse de Reagan de représailles contre tout pays surpris en flagrant délit de soutien au terrorisme. Les États-Uniens tombèrent dans le piège et entraînèrent avec eux les Britanniques et les Allemands : le 14 avril 1986, cent soixante avions US



lâchèrent plus de soixante tonnes de bombes sur la Libye, ciblant principalement les aéroports et les bases militaires. Parmi les victimes civiles du côté libyen se trouvait la fille adoptive de Kadhafi, âgée de quatre ans. La frappe fit capoter un accord pour la libération des otages états-uniens détenus au Liban, ce qui permettait de conserver le Hezbollah comme ennemi numéro un aux yeux de l'Occident.

**Isser Harel, fondateur des services secrets israéliens, aurait prédit au chrétien sioniste Michael Evans en 1980 que le terrorisme islamique finirait par frapper les USA. « Dans la théologie islamique, le symbole phallique est très important. Votre plus gros symbole phallique est New York**

**City et le plus haut bâtiment sera le symbole phallique qu'ils frapperont » En rapportant cet entretien dans une interview en 2004, Evans, auteur de "The American Prophecies, Terrorism and Mid-East Conflict Reveal a Nation's Destiny", espère faire passer Harel pour un prophète. Les esprits rationnels y verront plutôt l'indice que le 11-Septembre mûrissait depuis 30 ans au sein de l'État profond israélien.**

La capacité de manipulation du Mossad à cette époque peut encore être illustrée par deux histoires analysées par Thomas Gordon. Le 17 avril 1986, une jeune irlandaise du nom d'Ann-Marie Murphy embarque, à son insu, 1,5 kilos de Semtex dans un vol Londres-Tel-Aviv. Son fiancé, un Pakistanais du nom de Nezar Hindaoui, est arrêté alors qu'il tente de se réfugier à l'ambassade de Syrie. Tous deux ont en fait été manipulés par le Mossad, qui obtient ainsi le résultat souhaité : le gouvernement Thatcher rompt ses relations diplomatiques avec la Syrie. Mais la manipulation est éventée en haut lieu (comme Jacques Chirac le confiera au *Washington Times*) [28].

En janvier 1987, le Palestinien Ismaïl Sowan, une taupe du Mossad ayant infiltré l'OLP à Londres, se voit confier, par un inconnu soit-disant envoyé par son chef à l'OLP, deux valises bourrées d'armes et d'explosifs. Ismaïl en fait part à ses contacts au Mossad, qui lui font faire un aller-retour à Tel-Aviv, puis le dénonce à Scotland Yard comme suspect dans un projet d'attentat islamiste à Londres. Ismaïl est cueilli à son retour à l'aéroport d'Heathrow et inculpé sur la base des armes trouvées chez lui. Résultat : le Mossad rentre dans les faveurs du gouvernement Thatcher [29]. Après l'attentat du 26 février 1993 contre le WTC, le FBI arrêta le Palestinien Ahmed Ajaj et l'identifia comme un terroriste lié au Hamas, mais le journal israélien *Kol Ha'ir* démontra qu'Ajaj n'avait jamais été mêlé au Hamas ou à l'OLP.





Selon le journaliste Robert Friedman, auteur d'un article dans *The Village Voice* le 3 août 1993, Ajaj n'était en réalité qu'un petit escroc arrêté en 1988 pour fabrication de faux dollars, condamné à deux ans et demi de prison et libéré au bout d'un an après un marché avec le Mossad, pour le compte duquel il devait infiltrer les groupes palestiniens. À sa libération, Ajaj subit un *sheep-dipping* classique en étant à nouveau brièvement emprisonné, cette fois pour avoir tenté de passer des armes en Cisjordanie pour le Fatah. On a donc, avec l'attentat de 1993 contre le WTC, un précédent et prototype du 11-Septembre, dans lequel sont démontrées la responsabilité d'Israël dans le terrorisme et sa volonté de faire accuser les Palestiniens.

**L'attentat contre l'ambassade d'Israël à Buenos Aires en 1992, qui fit 29 morts et 242 blessés, fut instantanément mis sur le compte de kamikazes du Hezbollah ayant utilisé un camion piégé. Mais le juge chargé de l'instruction révéla des pressions exercées par des délégués états-uniens et israéliens, ainsi que des manipulations de preuves et un faux témoignage destinés à orienter l'enquête vers l'hypothèse d'un camion piégé, alors que les faits indiquaient que l'explosion provenait de l'intérieur du bâtiment. Lorsque la Cour Suprême argentine confirma cette thèse, le porte-parole de l'ambassade d'Israël accusa les juges d'antisémitisme.**

Il est intéressant de rappeler ce qu'écrivit Philip Zelikow avec John Deutch en décembre 1998 dans un article de *Foreign Affairs* intitulé « Catastrophic Terrorism », imaginant à propos de cet attentat de 1993 que la bombe fût nucléaire, et évoquant déjà un nouveau Pearl Harbor : « Un tel acte de 'terrorisme catastrophique' qui tuerait des milliers ou des dizaines de milliers et affecterait les nécessités vitales de centaines de milliers, peut-être de millions, serait un point de non-retour dans l'histoire des États-Unis. Il pourrait provoquer des pertes humaines et matérielles sans précédent en temps de paix et réduirait à néant le sentiment de sécurité de l'Amérique à l'intérieur de ses frontières, d'une manière similaire au test atomique des Soviétique en 1949, ou peut-être pire. [...]. Comme Pearl Harbor, cet événement diviserait notre histoire entre un avant et un après. Les États-Unis pourraient répondre par des mesures draconiennes, en réduisant les libertés individuelles, en autorisant une surveillance plus étroite des citoyens, l'arrestation des suspects et l'emploi de la force létale [30]. »

Le 12 janvier 2000, selon l'hebdomadaire indien *The Week*, des officiers des Renseignements indiens ont arrêté à l'aéroport de Calcutta onze prêcheurs islamistes qui s'apprêtaient à embarquer sur un vol à destination du Bangladesh. Ils étaient soupçonnés d'appartenir à Al-Qaïda et de vouloir détourner l'avion. Ils se présentèrent comme des Afghans ayant séjourné en Iran avant de passer deux mois en Inde pour prêcher l'islam. Mais on découvrit qu'ils possédaient tous des passeports israéliens. L'officier des services de Renseignement indien déclara à *The Week* que Tel Aviv « *exerted considerable pressure* » sur New Delhi pour les faire libérer.

Le 12 octobre 2000, dans les dernières semaines du mandat de Clinton, le destroyer *USS Cole*, en route vers le Golfe persique, reçoit l'ordre depuis son port d'attache de Norfolk de faire le plein dans le port d'Aden au Yémen, une procédure inhabituelle puisque ces destroyers sont généralement approvisionnés en mer par un pétrolier de la Navy. Le commandant du navire exprima sa surprise et son inquiétude : le *USS Cole* avait fait récemment le plein à l'entrée du Canal de Suez, et le Yémen est une zone hostile. Le *USS Cole* était en manœuvre d'amarrage lorsqu'il fut abordé par un dinghy destiné apparemment à l'évacuation des poubelles, qui explosa contre sa coque, tuant 17 marins et en blessant 50. Les deux « kamikazes » pilotant l'embarcation périrent aussi dans cet « attentat-suicide ». L'attaque fut aussitôt attribuée à Al-Qaïda, bien que Ben Laden ne l'ait pas revendiquée et que les Talibans nièrent que leur « hôte » ait pu être impliqué. L'accusation donna aux États-Unis un prétexte pour forcer le président yéménite Ali Abdullah Saleh à coopérer à la lutte contre l'islamisme anti-impérialiste, en fermant pour commencer treize camps paramilitaires sur son territoire. En plus de cela, quelques semaines avant les élections, l'attentat fut l'*October Surprise* qui porta Bush au pouvoir.

John O'Neill fut chargé de l'enquête. Au FBI depuis vingt ans, spécialiste expérimenté du contre-terrorisme, il avait déjà enquêté en 1993 sur l'attentat à la bombe au WTC. Son équipe en vint à soupçonner Israël d'avoir tiré un missile depuis un sous-marin : le trou était en effet indicatif d'une charge perforante et inexplicable par la seule explosion du dinghy.

Les soupçons étaient partagés par le président Saleh, qui évoqua dans une interview à *Newsweek* la possibilité que l'attaque soit due à Israël, « essayant de nuire aux relations USA-Yémen [31]. » O'Neill et son équipe subirent l'hostilité de l'ambassadrice US, Barbara Bodine. Ils se virent interdire de plonger pour inspecter les dégâts. Finalement, profitant de leur retour à New York pour Thanksgiving, Bodine leur refusa l'entrée au Yémen. Les membres de l'équipage du *Cole* se virent ordonner de ne parler de l'attentat qu'au *Naval Criminal Investigative Service* (NCIS). En juillet 2001, O'Neill démissionna du FBI. Il se vit peu après offrir un poste de responsable de la sécurité au WTC, qu'il devait assurer à partir du 11 septembre 2001. Son corps fut retrouvé dans les décombres du WTC, après qu'il ait disparu depuis deux jours. Quant à Barbara Bodine, elle intégrera en 2003 l'équipe corrompue de la *Coalition Provisional Authority* (CPA) de Bagdad.

**Où s'arrête la liste du faux terrorisme islamique de conception sioniste ? Le « New York Times » et d'autres journaux rapportèrent que le 19 septembre 2005, deux agents des forces spéciales britanniques (SAS) furent arrêtés après avoir forcé un barrage à bord d'une voiture remplie d'armes, munitions, explosifs et détonateurs, qu'ils conduisaient déguisés en Arabes. On soupçonne qu'ils planifiaient de commettre des attentats meurtriers dans le centre de Bassora durant un événement religieux, pour attiser les conflits entre chiites et sunnites. Le soir même, une unité du SAS libéra les deux agents en détruisant la prison à l'aide d'une dizaine de tanks assistés par des hélicoptères. Le capitaine Masters, chargé de l'enquête sur cette affaire embarrassante, mourut à Bassora le 15 octobre.**

**Laurent Guyénot**



[1] [Article original en italien](#) : « [Demystifying 9/11 : Israel and the Tactics of Mistake](#) »,

[2] « *Wildcard. Ruthless and cunning. Has capability to target U.S. forces and make it look like a Palestinian/Arab act* » (Rowan Scarborough, « [U.S. troops would enforce peace Under Army study](#) », *The Washington Times*, 10 septembre 2001, ).

[3] Outre le livre de Hicham Hamza et celui de Christopher Bollyn, on consultera sur ce dossier : Justin Raimondo, *The Terror Enigma : 9/11 and the Israeli Connection*, iUniversal, 2003 ainsi qu'à un article de Christopher Ketcham, « [What Did Israel Know in Advance of the 9/11 Attacks ?](#) » *CounterPunch*, 2007, vol. 14, p. 1-10, ).

[4] « *Vehicle possibly related to New York terrorist attack. White, 2000 Chevrolet van with New Jersey registration with 'Urban Moving Systems' sign on back seen at Liberty State Park, Jersey City, NJ, at the time of first impact of jetliner into World Trade Center. Three individuals with van were seen celebrating after initial impact and subsequent explosion* » (Raimondo, *The Terror Enigma*, p. xi).

[5] « *We are Israelis. We are not your problem. Your problems are our problems. The Palestinians are your problem* » (Hicham Hamza, *Le Grand Tabou*, ch. 2).

[6] « *There are maps of the city in the car with certain places highlighted. It looked like they're hooked in with this. It looked like they knew what was going to happen when they were at Liberty State Park* » (Raimondo, *The Terror Enigma*, p. xi).

[7] « *I was in tears. These guys were joking and that bothered me* » (Raimondo, *The Terror Enigma*, p. 19 ). Hamza, *Le Grand Tabou*, ch. 2.

[8] « *They smiled, they hugged each other and they appeared to 'high five' one another* » ; « *the United States will take steps to stop terrorism in the world* » ; « *Give us twenty years and we'll take over your media and destroy your country* » ; « *an individual in South America with authentic ties to Islamic militants in the middle east* » ; « *The vehicle was also searched by a trained bomb-sniffing dog which yielded a positive result for the presence of explosive traces* » (Hamza, *Le Grand Tabou*, ch. 2).

[9] « *that the FBI no longer has any investigative interests in the detainees and they should proceed with the appropriate immigration proceedings* » (Hamza, *Le Grand Tabou*, ch. 2).

[10] « *Our purpose was to document the event* » (voir sur Youtube, « *Dancing Israelis Our purpose was to document the event* »).

[11] « *Yes, we have a white van, 2 or 3 guys in there, they look like Palestinians and going around a building. [...] I see the guy by Newark Airport mixing some junk and he has those sheikh uniforms. [...] He's dressed like an Arab* » (Bollyn, *Solving 9-11*, p. 278-80).

- [12] « Yes, we have a white van, 2 or 3 guys in there, they look like Palestinians and going around a building. [...] I see the guy by Newark Airport mixing some junk and he has those sheikh uniforms. [...] He's dressed like an Arab » (Bollyn, *Solving 9-11*, p. 278-80).
- [13] ["In the past six weeks, employees in federal office buildings located throughout the United States have reported suspicious activities connected with individuals representing themselves as foreign students selling or delivering artwork."](#) ["these individuals have also gone to the private residences of senior federal officials under the guise of selling art."](#) Le rapport complet de la DEA est sur
- [14] "The nature of the individuals' conducts [...] leads us to believe the incidents may well be an organized intelligence gathering activity" (Raimondo, *The Terror Enigma*, p. x).
- [15] "acknowledged he could blow up buildings, bridges, cars, and anything else that he needed to" (Bollyn, *Solving 9/11*, p. 159).
- [16] *The Hollywood, Florida, area seems to be a central point for these individuals*" (Raimondo, *The Terror Enigma*, p. 3).
- [17] David Ray Griffin, *9/11 Contradictions*, Arris Books, 2008, p. 142-156, citant le *Daily Mail*, le *Boston Herald*, le *San Francisco Chronicle* et le *Wall Street Journal*.
- [18] « [The aircraft cut a gash that was over half the width of the building and extended from the 93rd floor to the 99th floor. All but the lowest of these floors were occupied by Marsh & McLennan, a worldwide insurance company, which also occupied the 100th floor](#) » (p. 20). Ces éléments ont été analysés par Lalo Vespera dans [La Parenthèse enchantée](#), chapitre 10.
- [19] « [Like an act of God, we moved](#) » (USA Today, 17 septembre 2001).
- [20] "evidence that there were foreign governments involved in facilitating the activities of at least some of the terrorists in the United States" (Raimondo, *The Terror Enigma*, p. 64).
- [21] « the threat of civil unrest against the monarchy, led by al Qaeda » » (« [Saudi Arabia : Friend or Foe ?](#) », *The Daily Beast*, 11 juillet 2011).
- [22] *The Keys to the Kingdom*, Vanguard Press, 2011.
- [23] [Résumé d'Amazon.ca](#)
- [24] « [Le contrôle des dégâts : Noam Chomsky et le conflit israélo-israélien](#) » et « [Contrairement aux théories de Chomsky, les États-Unis n'ont aucun intérêt à soutenir Israël](#) », par Jeffrey Blankfort, Traduction Marcel Charbonnier, Réseau Voltaire, 30 juillet et 21 août 2006,
- [25] "Of course it was Iraq's energy resources. It's not even a question" (cité dans Stephen Sniegoski, *The Transparent Cabal : The Neoconservative Agenda, War in the Middle East, and the National Interest of Israel*, Enigma Edition, 2008, p. 333).
- [26] « 'Big Oil' not only did not promote the invasion, but has failed to secure a single oil field, despite the presence of 160,000 US troops, 127,000 Pentagon/State Department paid mercenaries and a corrupt puppet régime » (James Petras, *Zionism, Militarism and the Decline of US Power*, Clarity Press, 2008, p. 18).
- [27] <http://www.voltairenet.org/article1...>
- [28] Gordon Thomas, *Histoire secrète du Mossad : de 1951 à nos jours*, Nouveau Monde éditions, 2006, p. 384-5.
- [29] Thomas, *Histoire secrète du Mossad*, p. 410-41.
- [30] "An act of catastrophic terrorism that killed thousands or tens of thousands of people and/or disrupted the necessities of life for hundreds of thousands, or even millions, would be a watershed event in America's history. It could involve loss of life and property unprecedented for peacetime and undermine Americans' fundamental sense of security within their own borders in a manner akin to the 1949 Soviet atomic bomb test, or perhaps even worse. [...] Like Pearl Harbor, the event would divide our past and future into a before and after. The United States might respond with draconian measures scaling back civil liberties, allowing wider surveillance of citizens, detention of suspects and use of deadly force" (Griffin, *9/11 Contradictions*, p. 295-6).
- [31] ["trying to spoil the U.S.-Yemeni Relationship"](#)



<http://ed-kuruchetra.over-blog.com/>  
**« Unis par Équité... A la Source ! »**  
[ed.kuruchetra@yahoo.fr](mailto:ed.kuruchetra@yahoo.fr)



